



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



К

170383

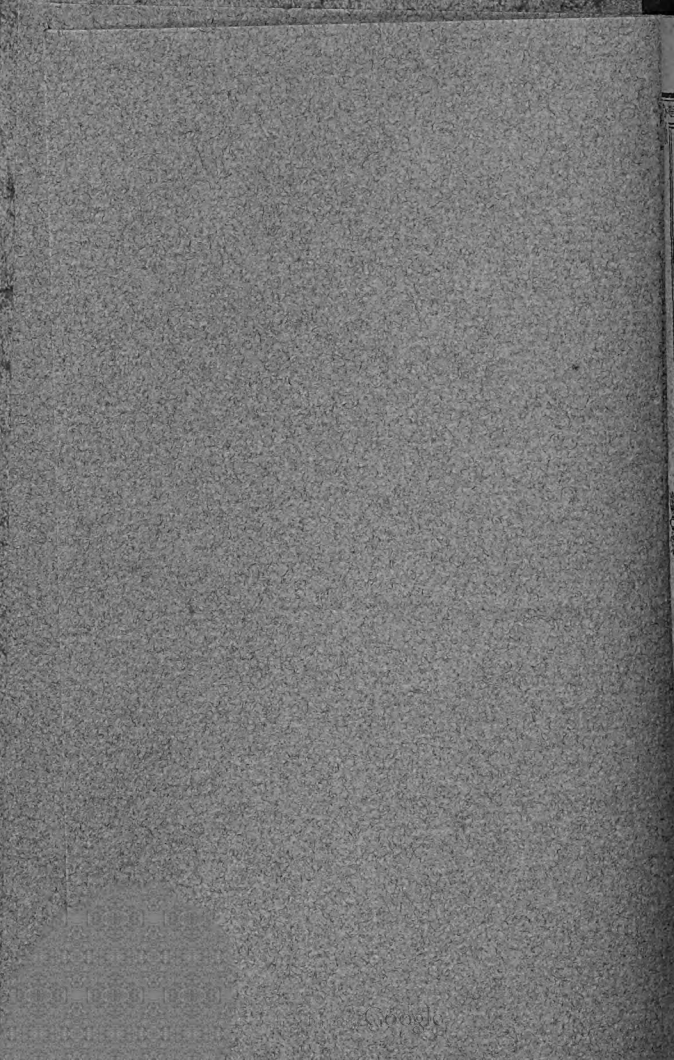
4
568

Digitized by Google

ERFGOEDBIBLIOTHEEK H. CONSCIENCE



03 08 0427712 4



BATAILLE
DE
BRUXELLES,

DEUXIÈME ÉPOQUE
DE LA RÉVOLUTION;

PAR UN BRUXELLOIS,
TÉMOIN OCULAIRE,
AVEC UN PLAN FIGURATIF ET COLORIÉ
DE TOUS LES COMBATS.

Tout manquait , excepté la valeur !

EN BELGIQUE,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES;

A PARIS,
CHEZ AUDOT, LIBRAIRE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N°. 11.

1830.

289412

BATAILLE
DE
BRUXELLES,
DEUXIÈME ÉPOQUE
DE LA RÉVOLUTION.

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES:

ÉVÉNEMENS DE LA BELGIQUE, des 25 août 1830 et jours suivans; par un Bruxellois, 1^{re}. époque, 1 vol. in-18, 1 fr.

ÉVÉNEMENS DE PARIS, des 26, 27, 28 et 29 juillet 1830; par plusieurs témoins oculaires, septième édition, continuée jusqu'au serment de Philippe I^{er}., et augmentée de la Charte, avec l'indication comparée des nouvelles modifications, de plusieurs autres articles intéressans, et de la Marche parisienne, de M. Casimir Delavigne, avec la musique, 1 vol. in 18, 1 fr.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BATAILLE
DE
BRUXELLES,

DEUXIÈME ÉPOQUE
DE LA RÉVOLUTION;

PAR UN BRUXELLOIS,
TÉMOIN OCULAIRE,
AVEC UN PLAN FIGURATIF ET DÉTAILLÉ
DE TOUS LES COMBATS.

Tout manquait, excepté la valeur!



EN BELGIQUE,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES;

A PARIS,
CHEZ AUDOT, LIBRAIRE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N°. 11.

1830.

WOLFEBOURN HILL

THE WOLFEBOURN HILL
HOTEL

WOLFEBOURN HILL HOTEL
WOLFEBOURN HILL

WOLFEBOURN HILL HOTEL

WOLFEBOURN HILL HOTEL

WOLFEBOURN HILL HOTEL
WOLFEBOURN HILL

PRÉFACE.

LES grands événemens dont Bruxelles vient d'être le théâtre ne sont encore qu'imparfaitement connus. D'une part l'armée cachait ses forces, ses intentions, ses manœuvres, et dissimule jusqu'à présent ses pertes; de l'autre, les citoyens ont agi sans ordre, sans calcul et sans ensemble. Il n'est donc pas surprenant que l'on ait beaucoup de peine à se faire une idée nette d'un combat engagé sous de tels auspices et qui a duré quatre jours.

Nous n'avons rien épargné pour acquérir une connaissance plus précise de tout ce qui s'était passé dans cette occasion mémorable. Nous sommes allés de rue en rue et de porte en porte, quêtant des détails, des renseignemens positifs, du vrai, et notre assiduité à prendre des notes, même au milieu des rues, n'a pas toujours été sans

conséquences désagréables. Mais il en est du moins résulté que, si le livre que nous offons au public n'est pas encore aussi complet et aussi exact que nous le désirerions, il peut cependant donner un aperçu suivi des principales circonstances de l'attaque et de la défense.

On concevra que de peine a dû nous coûter ce travail, quelque léger qu'il soit, quand on saura qu'il nous a fallu à nous-mêmes des efforts extraordinaires de mémoire pour retrouver la date des choses dont nous avons été témoins : tant quatre jours de combat continuel avaient agité et troublé tous les esprits. Une foule de renseignemens curieux nous sont devenus inutiles par la seule raison que ceux qui nous les ont donnés étaient dans l'impossibilité absolue de dire quel jour précisément avait eu lieu ce qu'ils racontaient. A Paris, il y a bien eu trois jours de lutte, mais sur différens points : à Bruxelles on est resté à peu près dans les mêmes positions pendant quatre

grandes journées, et au milieu d'un massacre bien plus affreux, du moins pour la partie armée des combattans.

On trouvera ici peu d'individus nommés avec l'éloge qu'ils méritent. La raison en est simple ; un comité exprès s'occupe de recueillir et de publier les belles actions ; nous n'aurions pu, nous, en faire connaître qu'une faible partie, et sans donner à chacun l'honneur qui lui est dû. — Peut-être aussi avons-nous trop peu insisté sur la valeur éclatante que déployèrent les citoyens : c'est que nous avons craint de paraître vouloir porter trop haut nos compatriotes. Assez d'étrangers pourront rendre témoignage de la bravoure des Belges. Nous nous sommes bornés au récit des faits.

Nous aurions voulu pouvoir nous abstenir également de tout blâme. Au moins n'avons-nous pas écrit soiemment une seule ligne insultante pour une nation rivale. Nous n'avons même presque pas employé le mot de Hollandais.

Cela suffira sans doute pour faire reconnaître notre vif désir de ne céder à aucune partialité. Si cependant il nous était encore échappé quelque injustice, nous la désavouons d'avance, et serons heureux que l'occasion se présente de la rectifier.

En un mot nous n'avons voulu faire ni un ouvrage d'enthousiasme, ni un libelle hostile, mais une narration. Le terme d'*ennemis*, dont nous nous sommes quelquefois servis en parlant de l'armée, n'a été que la froide expression d'un fait, puisqu'il y avait combat, et combat d'extermination. Mais aucune inimitié n'était dans notre pensée, aucune imputation odieuse n'a trouvé accès dans notre esprit, et si quelque Hollandais nous accuse d'avoir aggravé les faits, tout le monde à Bruxelles nous reprochera plutôt de les avoir atténués. Le temps seul nous apprendra si nous avons eu raison de le faire.

Bruxelles, 10 octobre 1830.

BATAILLE

DE BRUXELLES.

UNE révolution, commencée même sous les plus heureux auspices, entraîne toujours un état de souffrance et de malaise qui la tue s'il se prolonge. C'est que le premier besoin d'un peuple est d'être gouverné d'une manière fixe, et qu'une révolution qui renverse le gouvernement existant, n'en crée pas de suite un autre. De là incertitude et découragement dans les esprits, suspension des affaires, mécontentement, discorde, anarchie ou despotisme.

La commission de sûreté publique, cette junte provisoire qui gouvernait Bruxelles depuis trois semaines, laissait les choses prendre le cours que nous venons d'indiquer. Elle n'agissait point, et ne point agir en pareille circonstance, c'est laisser

germer tous les élémens du mal. La ville appauvrie murmurait. Il était question , parmi les négocians , d'une pétition contre la séparation des deux pays , pétition qui aurait été discutée et signée à la Bourse : nombre de gens appelaient de tous leurs vœux le rétablissement de l'ancien ordre. En effet, d'après la tournure donnée aux affaires , la bourgeoisie , menacée à la fois par le roi et par la populace , se trouvait dans la position la plus critique.

Un seul principe révolutionnaire existait encore dans Bruxelles : c'était la réunion centrale , espèce de club , mais fermé , où se concertaient les plus ardens patriotes , et où les Liégeois avaient acquis une grande prépondérance par leur énergie et par le talent oratoire de plusieurs d'entre eux , et surtout de leur jeune chef M. Rogier. Là , on reconnut que la cause publique allait périr par la temporisation. Mais rien ne fut cependant arrêté pour porter un remède au mal. Seulement la commission de sûreté publique perdit toute confiance , et l'on méprisa ses ordres toujours anodins.

Dans la nuit du 18 au 19 septembre , l'ardeur belliqueuse de quelques jeunes

gens, et surtout des Liégeois, n'étant plus contenue par l'autorité des prôneurs de la *révolution légale*, on forma des patrouilles pour aller reconnaître les avant-postes de l'armée. C'était peut-être un acte de témérité aveugle, puisque les patrouilleurs ne pouvaient compter sur personne pour les soutenir. Mais l'impatience d'agir avait rendu l'immobilité insupportable.

Une de ces reconnaissances, dirigée sur Tervueren, surprit un poste avancé de quatre gendarmes, s'empara de leurs chevaux et les ramena en ville.

Une autre, dirigée sur Vilvorde, avait défendu, à la diligence de Bruxelles à Anvers, de passer outre, avant que l'on eût atteint les vedettes ennemies. Le conducteur, effrayé, revint sur ses pas et rentra dans Bruxelles.

A cette nouvelle la commission trembla. Elle savait que le prince Frédéric, arrivé à Anvers, avait sous ses ordres plus de quinze mille hommes, sans compter la division qui campait à Tongres, et que l'on portait à dix mille. Elle se voyait engagée dans une lutte inégale qu'elle avait tout fait pour empêcher. La révolution d'action

commençait enfin , au lieu de la révolution de paroles. On résolut de mettre tout en œuvre pour l'empêcher, et une proclamation , affichée le 19 , avertit le peuple des mesures que l'on voulait prendre pour empêcher de pareils actes.

La commission manifestait son improbation formelle de l'acte désordonné qui venait d'avoir lieu ; ordonnait que les chevaux enlevés seraient renvoyés sans délai et sous escorte , et qu'il serait écrit au prince Frédéric pour désavouer cette infraction et en annoncer la réparation , etc., etc.

Nous allons emprunter au journal *le Belge* la narration des événemens qui suivirent aussitôt la publication de cette pièce.

Cette proclamation aigrit extrêmement les esprits ; partout elle fut à l'instant arrachée et lacérée. Une foule immense se réunit autour de l'Hôtel-de-Ville ; la troupe Liégeoise s'y porta avec son drapeau , et monta tambour battant à la commission de sûreté ; elle y fut suivie par un grand nombre de bourgeois ; il paraît qu'une vive altercation s'y éleva entre les citoyens qui réclamaient des fusils et la commission.

La présence de M. Rogier vint tout calmer ; chacun rentra dans l'ordre à sa voix ; il se porta au milieu de la grande place , où il harangua la multitude avec l'énergie qu'inspire le patriotisme ; il l'invita au bon ordre ; il promit de lui délivrer quarante fusils qui appartenaient à son corps ; il demanda que la population de Bruxelles , par sa bonne conduite , prouvât qu'elle voulait la liberté , non le pillage , non l'incendie , et que l'on punit sur-le-champ militairement celui qui ferait de ses armes un coupable usage ou menacerait la tranquillité publique.

La voix de M. Rogier fut à chaque instant couverte par des cris d'enthousiasme : il conduisit la multitude dans le plus grand ordre à la caserne de Sainte-Elisabeth ; les cris de *vive la liberté !* interrompaient seuls la tranquillité qui régnait dans cette colonne.

Lorsqu'elle fut arrivée à la caserne , sur l'ordre de M. Rogier on lui en ouvrit l'entrée , et les armes disponibles furent distribuées après qu'on eut pris les noms , qualités et domicile des citoyens auxquels on les confiait.

I *

Toute cette troupe partit et forma une patrouille nombreuse qui parcourut toute la ville en poussant des cris de *vive la liberté!* et en chantant en chœur des refrains patriotiques.

Pendant ce temps, une foule de bruits circulaient dans la multitude qui restait réunie sur la place pour demander des armes; on disait que le tocsin serait sonné à cinq heures, qu'il fallait se réunir sur la place Saint-Michel pour aller en corps chercher des armes à l'Hôtel-de-Ville. Dans tous les groupes on entendait protester que l'on ne voulait pas se servir de ces armes contre la bourgeoisie; en plusieurs endroits de la ville des colonnes de gens du peuple passèrent devant le corps de garde en criant *vive la garde bourgeoise!*

Un homme imprudent, s'il n'est pas un pervers, qui avait l'intention de jeter la discorde entre la bourgeoisie et le peuple, lâcha à minuit, sur la Grande-Place, du milieu d'un gronpe, un coup de pistolet; suivant les uns le coup fut tiré en l'air, suivant d'autres la balle siffla à côté d'un garde bourgeois. Ceux-ci, à leur tour, par une imprudence que tout le monde s'ac-

corde à condamner, fit feu sur le peuple. Un homme tomba roide mort, un jeune homme eut les doigts emportés, deux autres encore furent grièvement blessés.

A la suite de cette décharge les groupes se dissipèrent et se portèrent en diverses directions : quelques postes de la garde bourgeoise furent désarmés sans qu'on fit aucun mal aux citoyens.

Cependant cette décharge avait extrêmement irrité le peuple ; mais quelques bourgeois, en fraternisant avec eux, parvinrent à les calmer ; ils firent sentir la nécessité de l'union, et chacun protesta de nouveau qu'il voulait défendre la liberté, mais non s'armer contre ses concitoyens ou se livrer au pillage.

Pendant ce temps, un grand nombre d'ouvriers se réunirent sur la place Saint-Michel ; en attendant le jour, ils chantèrent des refrains populaires ; quelques-uns d'entre eux se portèrent vers deux boutiques de liqueurs ; dans l'une ils se contentèrent d'une bouteille d'eau-de-vie ; dans l'autre ils n'en demandèrent que deux.

A six heures du matin, ce corps, qui

s'était considérablement renforcé, se porta sur la Grande-Place, et de là à la caserne des Liégeois.

La ville était extrêmement agitée ; de nombreux groupes se formèrent partout ; en un instant une foule de corps-de-garde de bourgeois furent désarmés, et tout le monde, qui avait des fusils, se porta sur la Grande-Place où l'on se forma en colonnes sous le commandement de quelques citoyens. Le plus grand ordre régnait dans cette troupe.

Ici la narration *du Belge* cesse d'être fort exacte. Pour y suppléer, il faut savoir avant tout que les patriotes avaient enfin pris la résolution d'armer le peuple, comprenant que la classe moyenne peut bien diriger mais non pas faire seule une révolution. L'on avait aussi eu connaissance à la réunion centrale d'une lettre écrite au Prince, et le style bas de cette lettre avait provoqué l'indignation. La chute de la commission fut décidée.

De là ces grands rassemblemens dont on vient de parler, et qui ne se composaient pas comme ceux des jours précédens, de jeunes garçons, de misérables en

guenilles, de filles de joie, mais d'ouvriers robustes et résolus. d'hommes faits qui demandaient du travail et du pain, d'anciens militaires qui voulaient des armes. Le langage des groupes était mâle et digne d'un peuple brave. On se plaignait de la pauvreté, des souffrances, mais surtout du déshonneur qui rejaillissait sur la ville. Voici à peu près ce qu'entendit celui qui écrit cette relation, et qui se trouvait alors sur la Grande-Place. Nos femmes et nos enfans n'ont pas de pain. (C'est vrai ! c'est vrai !) Les riches ne songent qu'à garder leur opulence sans s'inquiéter de nous. (Certainement !) Ils transigeront avec le Hollandais pour avoir de bonnes places, et nous en serons les dupes. (Il faudra voir !) C'est à nous de défendre la patrie, (bravo !) de chasser les étrangers qui nous mangent, (bravo !) de ne pas souffrir que le nom Belge soit flétri. (Jamais ! jamais !) Mourons plutôt que de perdre l'honneur ! (Tonnerre d'applaudissemens.)

Dans la matinée du 20 (c'était un lundi), ces groupes, devenus nombreux et rassemblés sur la Grande-Place, offraient un aspect inquiétant. On en parla aux membres

de la commission de sûreté publique qui se trouvaient dans l'Hôtel-de-Ville, et qui affectèrent d'abord la plus grande sécurité; mais en peu de temps leur assurance se changea en inquiétude mortelle; le peuple força les portes. Toutefois les citoyens qui le conduisaient, ayant exigé le serment qu'aucun pillage n'aurait lieu, furent fidèlement obéis. L'on se borna à prendre les armes déposées dans les greniers. Ce n'étaient que cinq à six cents fusils, mais dont près de deux cents étaient à deux coups et à piston (l'on varie sur l'origine de ce dépôt d'armes neuves et précieuses). Ces derniers furent réservés aux meilleurs tireurs, qui payaient dix florins l'échange de ces fusils de chasse contre leurs fusils de munition. Des piques furent aussi distribuées. Une force populaire de près de deux mille hommes se trouva sur pied avant la fin du jour.

Le numéro *du Belge*, qui annonçait cet événement, contenait aussi l'article suivant qui donnera une idée du plan adopté par les meneurs.

« La commission de sûreté est dissoute par le fait et les autorités n'existent plus,

la réunion centrale vient de décider qu'elle sera remplacée par un gouvernement provisoire composé de trois membres; il est nommé. »

Mais ce plan n'eut point de suite pour le moment; et en effet il eût été par trop bizarre qu'un gouvernement de trois personnes fût nommé par on ne sait qui. La commission, *dissoute par le fait*, ne fut point remplacée : la ville resta sans autre chef que le commandant de la garde bourgeoise (M. d'Hoogvorst).

Les nouvelles que l'on recevait du dehors n'étaient guère propres à rassurer sur les suites d'un mouvement qui se prononçait si tard et avec si peu d'ensemble.

Telles étaient les mesures par lesquelles on croyait ramener à l'obéissance une nation qu'indigne tout acte oppressif. La violence était à l'ordre du jour dans les conseils du monarque. Les députés ministériels faisaient retentir la chambre de leurs cris et de leurs menaces. M. Sytama, député de la Frise, avait déposé une proposition tendant à faire précéder les délibérations des états-généraux par une attaque contre Bruxelles et Liège.

Quoique la majorité de la chambre ne donnât point son assentiment à cette proposition menaçante, elle avait trouvé des partisans parmi ceux du ministère. M. Wan - Dam - Van - Isselt avait même parlé avec plus de violence encore que M. Sytzama contre *les rebelles*, et réclamé la marche des troupes. Ainsi l'on devait s'attendre à une attaque générale.

Que faisaient pendant cet intervalle les nombreux bourgeois du parti modéré? Les uns se résignaient d'avance au cours des choses, quel qu'il fût; les autres invoquaient assez hautement l'arrivée des forces royales. Deux pétitions furent adressées au prince Frédéric et portées à Anvers par des hommes connus comme appartenant à l'opposition, même catholique. La première, couverte de beaucoup de signatures, demandait amnistie pour la ville, et assurait qu'elle était prête à se soumettre; la seconde, revêtue de dix noms seulement, promettait qu'au premier aspect des troupes du prince on arborerait la cocarde orange. (Deux paniers pleins de ces cocardes avaient été trouvés le jour même dans l'Hôtel-de-Ville.)

La plupart des hommes riches se détachaient ouvertement du peuple, non par désaffection, mais par timidité.

Le mardi (21 septembre) le mouvement populaire continua. L'on rassembla les sections pour réunir des volontaires disposés à marcher contre l'ennemi, et il s'en présenta un assez bon nombre. On annonçait pour le jour même l'arrivée de M. de Potter. Un corps franc, commandé par M. de Rodenbach de Roulers, ancien grenadier de la garde impériale, était allé reconnaître la route de Louvain, et chercher du renfort dans cette ville. Voici comment *le Belge* de ce jour rendit compte de l'état de la ville.

» Depuis hier matin la ville jouit du calme le plus profond, et même en temps de paix les rues n'ont jamais été plus paisibles, ni les habitans plus tranquilles : quelques groupes peu nombreux se sont encore formés sur la place hier soir, mais ils causaient tranquillement des divers événemens de la nuit et de la journée.

» On n'a entendu parler d'aucun excès commis par le peuple : il a observé la plus belle discipline : c'est une noble ré-

ponse qu'il vient de faire à ceux qui calomnient ses intentions. Non, le peuple de Bruxelles ne veut ni piller ni incendier ; il n'a demandé des armes que pour défendre la liberté : il l'a juré , et il tiendra sa promesse. »

Hier soir un individu très-bien vêtu s'est placé au milieu d'un groupe de citoyens qui paraissaient appartenir à la classe ouvrière ; il leur dit que *les Liégeois n'étaient venus parmi nous que pour jeter le désordre parmi les habitants*, et proposa de les chasser : le peuple indigné le terrassa , et le conduisit à l'Amigo, en disant qu'il n'était qu'un espion payé par les Hollandais pour exciter des troubles.

Un gendarme déguisé a été arrêté hier à la porte de Laeken ; cet homme, d'une force extraordinaire , a opposé quelque résistance : huit hommes ont eu de la peine à le conduire à l'Hôtel-de-Ville , où ses papiers ont été examinés , et, comme ils n'ont pas été trouvés en règle , on l'a conduit en prison.

Hier un des membres de la *réunion centrale* a donné connaissance à l'assem-

blée que, dans un grand nombre de cartouches, une grande quantité de cendres a été mêlée avec la poudre, et la preuve en a été fournie. Un autre membre a pareillement affirmé que parmi les fusils qui ont été distribués aux bourgeois, il en est qui manquent de lumières.

Un membre a pareillement annoncé que d'un grand nombre de villages environnans les paysans allaient arriver au secours de la ville.

La nouvelle du choix de M. de Potter, comme membre du gouvernement provisoire, a été accueillie avec le plus grand enthousiasme.

Une note circulait hier dans le public : on y lisait, comme un *on dit*, que le gouvernement provisoire serait composé de MM. de Potter; Felix de Mérode; d'Oultrement, de Liège; Gendebien; de Stassart, membre des états-généraux; Raikem, de Liège, membre des états-généraux; et Van de Weyer, avocat. Ces noms ont été inscrits sur un drapeau qu'on a promené dans toute la ville aux acclamations d'une population immense rassemblée dans les rues.

Le major Vandersmissen, qui depuis quelques jours s'est vu en butte à une foule de soupçons qui portaient atteinte à son honneur, a donné hier sa démission.

Aujourd'hui toutes les sections ont été convoquées pour se réunir sur la Grande-Place à dix heures : M. le commandant baron d'Hooghvorts a annoncé qu'il resterait à la tête de la garde bourgeoise, comme chef civil et pour le maintien du bon ordre intérieur : mais que la direction des forces qui devront se porter à l'extérieur et prendre part à des opérations militaires sera confiée à M. le comte Van der Meeren.

Ce dernier s'occupera incessamment à former dans la garde bourgeoise un corps de volontaires dont il choisira les chefs. »

Des nouvelles favorables à la cause populaire étaient venues de Liège dans la matinée de ce jour, et redoublaient l'ardeur des patriotes : une des deux forteresses qui dominant cette ville avait été enlevée d'assaut.

Animés par ces nouvelles et par le désir de se mesurer avec ces Hollandais qui leur

avaient montré un mépris si impolitique, beaucoup de jeunes gens sortirent de la ville, dans l'après-dîner, pour se mettre à la poursuite d'une avant-garde de l'armée qui s'était postée à une lieue de Bruxelles, entre les routes de Malines et de Louvain (au village de Dighem). La prompte retraite des soldats à la vue des volontaires liégeois et bruxellois empêcha ceux-ci d'engager l'action, et ils se bornèrent à tirer de loin. Mais l'on avait pu juger du courage des habitans par le nombre infini d'hommes qui s'était porté en armes à la grille qui ferme la ville de ce côté. Le boulevard et les rues adjacentes étaient noirs de gens qui accouraient dans l'espoir de combattre. Ce n'étaient pas seulement ceux qui s'étaient engagés pour le service mobile, ou ceux qui avaient le plus à cœur le renversement du gouvernement, mais c'étaient des hommes de tous les rangs et de toutes les opinions qui avaient senti bouillonner leur sang à ce cri : Les soldats sont aux portes ! Rien de plus facile en ce moment que d'organiser tout-à-fait la résistance armée : car la vue de cette ardeur entraînait les plus tièdes, et les

sections auraient concouru presque unanimement à une défense active.

Mais il aurait fallu des chefs, et à l'exception de M. d'Hooghvorst il n'en existait pas. On s'était persuadé, à tort ou à raison, que le gouvernement provisoire désigné ci-dessus allait s'installer : point du tout, les personnes choisies pour le composer reculèrent devant une responsabilité si effrayante. Dans la soirée l'on apprit positivement que le peuple était abandonné à lui-même et qu'il n'avait ni guides ni frein. Ce fut un coup de foudre pour les plus exaltés des patriotes. Abandonnés d'abord par leurs députés, puis par la commission de sûreté publique, enfin par les élus de leur choix, ne voyant personne qui voulût se mettre en avant pour les diriger, ils tombèrent dans une sorte de stupeur morne. Plus ils avaient eu d'espérance le moment d'avant, plus ils se laissaient aller au désespoir. Les uns s'indignaient, les autres s'effrayaient; les plus défiants soupçonnèrent qu'il était arrivé des nouvelles sinistres qui avaient rappelé aux chefs sur lesquels on comptait qu'il y allait de leur tête.

Loin de nous cependant l'intention de jeter le moindre blâme sur cette hésitation que montraient des hommes mariés, des pères de famille, à saisir une autorité qui, d'ailleurs, ne leur était pas légalement offerte. Aucun de ces messieurs n'avait des antécédens qui l'autorisassent à penser que sans lui c'en était fait de la patrie. Bien peu avaient même la science de l'administration et l'habitude des affaires publiques. Simples particuliers, qu'un vœu tumultueux appelait en avant, il y avait peut-être de la vertu en eux à vouloir rester confondus dans la foule; mais dans les commotions politiques le public ne tient pas compte aux hommes de leurs vertus modestes.

Quoi qu'il en soit, de sombres nouvelles ne tardèrent pas à transpirer parmi ceux qui avaient des relations avec le haut commerce; on sut, à l'entrée de la nuit, que le prince Frédéric avait annoncé officiellement son entrée à Bruxelles pour le 23; la 9^e. et la 10^e. afdeeling, toutes hollandaises, avaient grossi son corps d'armée : un matériel de cent pièces de canon s'était acheminé vers Malines; l'on don-

nait comme positive l'acquisition récente de grils à rougir les boulets ; l'escarmouche de l'après-midi avait fait apercevoir d'assez loin des lanciers, des cheveau-légers, des chasseurs et des grenadiers de la garde. L'on ne pouvait plus se dissimuler que le péril ne fût grand ; mais rien n'était plus menaçant que la proclamation publiée par le prince.

Si l'inquiétude se glissait dans les esprits les plus fermes, après la lecture d'une pièce dont le ton était des plus positifs, l'aspect des postes, pendant la nuit du 21 au 22, n'était pas plus rassurant ; à peine dix à douze bourgeois armés se rendirent-ils à chaque corps-de-garde, fatiguée qu'était la population de la revue du matin et de l'alarme de l'après-midi. De fausses alertes mirent, il est vrai, toute la ville sur pied vers une heure du matin : le tocsin sonna, le tambour battit, l'on tira le canon ; mais tout ce bruit, sans motif, ne servait qu'à décourager davantage les personnes sensées qui prévoyaient qu'en harassant ainsi les gens de bonne volonté, sans cause et sans résultat, on les ferait rester chez eux au moment d'un

véritable péril (ce fut en effet ce qui n'arriva que trop le 23 au matin).

La matinée du 22 se passa à faire de nouvelles barricades dans les rues, non qu'on s'attendît fort à voir entrer les troupes, mais pour que le bruit de ces préparatifs de défense les intimidât. Le zèle était général parmi les pauvres; plusieurs des riches affectaient de mettre la main à l'œuvre pour se rendre populaires; d'autres levaient les épaules; il y en avait bien peu qui eussent une véritable ardeur.

Dans le cours de la journée les volontaires retournèrent escarmoucher : ils formaient de cinq à six cents hommes, dont cent soixante Liégeois; mais les sections ne paraissaient plus disposées à les soutenir comme la veille, soit qu'elles ne voulussent combattre que pour la défense de la ville, soit que l'absence de tout gouvernement les eût découragées. Ainsi ces cinq à six cents hommes étaient en réalité la seule force disponible, la seule sur laquelle on pût compter dans tous les cas. Ils eurent cette fois deux champs de bataille, les troupes se montrant des deux côtés opposés de la ville, sur la route de Flan-

dre, et près de celle de Louvain, sur la route de Flandre, l'on tirailla quelque temps contre un bataillon de la 5^e. af-deeling, soutenu par quatre cents hussards du 6^e. régiment; mais deux pièces de canon sorties de la ville décidèrent bientôt les soldats à la retraite. Du côté de Dieghem la fusillade se prolongea davantage, et les bourgeois se flattaient déjà du succès, quand l'ennemi démasqua une batterie de huit pièces, dont deux obusiers. La décharge de cette artillerie enleva six hommes, non pas aux combattans, mais aux spectateurs du combat, qui avaient l'imprudence de suivre de près les tirailleurs. Les troupes s'approchèrent ensuite jusqu'à trois quarts de lieue de Bruxelles, sans que le petit nombre de volontaires qui se trouvait là pût les arrêter, car elles formaient toute une armée. Il y avait dix bataillons de ligne, quatre de la garde, douze escadrons de cavalerie, et une artillerie nombreuse. Un corps aussi considérable eût facilement réussi à couper et à détruire les imprudens tirailleurs qui venaient le braver. Mais, quoique la cavalerie les enveloppât, elle parut vouloir leur laisser la retraite

libre , afin qu'ils reportassent à Bruxelles la nouvelle de l'approche de tant d'ennemis. Ils rentrèrent dans la ville à la nuit tombante peu après le corps franc de M. Rodenbach, qui avait réussi à lever à Louvain deux cents jeunes gens pleins de courage et de bonne volonté.

SOIRÉE ET NUIT DU 22 AU 23.

La physionomie de la ville , après ces deux escarmouches , était singulièrement mobile et diverse. Les personnes d'un rang un peu élevé, même les plus libérales , ayant reconnu , par les récits des tirailleurs revenus de Dighem , l'approche d'un corps d'armée nombreux et muni d'artillerie , se demandaient où étaient les forces des patriotes , le gouvernement provisoire , les armes , les munitions ; et, ne voyant que des hommes épars , sans chefs et sans matériel , elles croyaient toute résistance impossible. Le peuple , au contraire , ajoutant foi aux récits les plus merveilleux des combattans , se fiant à ses barricades et à sa valeur , regardait une attaque comme

peu probable, et ne doutait point du triomphe si l'on se hasardait à vouloir forcer ses retranchemens. Ainsi ; tandis que les uns, calculant d'après les idées ordinaires, croyaient prédire à coup sûr la défaite des citoyens ; les autres , guidés par un instinct vague , pressentaient leur victoire. Mais quelle que fût la dissidence des opinions, personne ne supposait que la lutte pût être longue , douteuse , sanglante : chacun paraissait persuadé que ceux qu'il jugeait les plus forts n'auraient qu'à se montrer pour vaincre.

Dans cette fausse persuasion , la plupart des habitans passèrent la nuit aussi tranquillement que de coutume. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui s'étaient mis en avant pour soutenir la cause des Belges. N'ayant pas l'expérience des révolutions, jugeant l'avenir d'après les probabilités matérielles, ils partageaient l'opinion générale parmi les hautes classes, et désespéraient de soutenir, avec si peu de moyens, l'attaque d'une armée; car ils n'étaient pas encore assez exaltés pour fermer les yeux sur l'état réel des choses. Aussi plusieurs d'entre eux, se voyant

menacés dans la proclamation du prince Frédéric, s'éloignèrent-ils, se tenant toutefois à portée de rentrer si le peuple combattait. Les apparences justifiaient cette conduite ; car si la résistance était impossible, on pouvait le présumer, pourquoi des patriotes dévoués à la Belgique ne se seraient-ils pas réservés pour de meilleurs jours ? L'horrible perspective de l'échafaud peut quelquefois être bravée ; mais c'est quand il y a au moins quelque chance de succès.

D'autres amis de la liberté, également compromis, s'étaient rassemblés le soir pour délibérer sur ce qu'il restait à faire, et la majorité avait cru reconnaître qu'il n'y avait d'autre espoir que celui d'une capitulation. Dans cette vue, deux d'entre eux, M. Édouard Ducpétiaux, l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays - Bas*, et M. Everard, résolurent d'aller, quel que fût le péril, trouver le prince pour obtenir au moins une transaction qui permît aux chefs du mouvement populaire et aux braves Liégeois de se retirer après avoir assuré l'ordre. A ce prix l'effusion du sang eût été évitée.

On ne peut toutefois garantir que telles fussent précisément les conditions qu'ils comptaient demander : ils n'avaient ni instructions, ni autorisation, et ils n'auraient même pu en recevoir de personne dans un moment d'anarchie. Peut-être ne voulaient-ils que tâcher d'obtenir le plus qu'il serait possible, sans être bien arrêtés eux-mêmes sur ce qu'ils demanderaient au nom de la bourgeoisie. Quoi qu'il en soit, ils partirent pour le quartier-général. Mais là on leur ordonna d'exhiber leurs pouvoirs, et comme ils n'en avaient point, ils furent non pas renvoyés, comme semblait l'exiger la justice, mais arrêtés, garrottés, et dirigés sur la citadelle d'Anvers, victimes de leur confiance généreuse.

Pour le baron d'Hooghvorst, seul homme qui eût encore une apparence de pouvoir, sa conduite, dans ce moment de crise, fut digne d'un Belge des anciens temps. Pressé par le peuple, dans la journée de la veille, de conduire la garde bourgeoise au-devant de l'ennemi, il avait répondu : « Je ne suis point militaire, et je vous conduirais mal : mais j'attendrai les soldats à l'Hôtel-de-Ville; et, s'ils y entrent, ce sera là mon

tombeau. » Il tint parole autant que l'événement le permit. On ne le vit pas montrer d'hésitation ni de faiblesse, lorsque les plus hardis, parmi les hommes éclairés, n'envisageaient qu'en tremblant les suites d'une attaque; mais il semblait que ce digne chef de la bourgeoisie ne pût tirer son courage que d'une résignation stoïque. L'Hôtel-de-Ville était à l'abandon, et il ne s'y présentait que quelques agens subalternes du gouvernement déchu, qui, le sourire sur les lèvres et le regard déjà menaçant, épiaient en quelque sorte la chute des patriotes. D'autorités, il n'y en avait plus. Quant aux citoyens, au peuple, aux volontaires, tous dormaient. Vers le matin, l'on fit sonner la grosse cloche, et le canon gronda; mais personne ne parut. Chacun se disait que c'était une fausse alarme, comme celle de la nuit précédente. Il y avait quatorze hommes au palais du roi, huit aux états-généraux, une dizaine à chaque porte, et quatorze mille ennemis pouvaient à chaque instant se montrer!

JOURNÉE DU 23.

L'armée, pendant ce temps, campait à une petite lieue des portes de la ville dans une position qui communiquait avec les chaussées de Schaerbeek et de Louvain. Vers quatre heures du matin, un bataillon de la onzième afdeeling, fort de six à sept cents hommes, trois escadrons de lanciers et trois de cuirassiers avec douze pièces d'artillerie légère, se mirent en mouvement par cette dernière route, et allèrent prendre position sur les hauteurs de Saint-Josseten-Noode, d'où leurs canons commencèrent à sept heures à battre la ville; mais ce n'était qu'une fausse attaque, le gros des troupes s'acheminait par la chaussée de Schaerbeek vers la porte de ce nom. Il y avait là quinze cents grenadiers de la garde, autant de chasseurs, deux bataillons de la neuvième division (de mille hommes chacun), trois de la dixième (également forts de mille hommes), quatorze cents soldats de la 15^e., sept cents du bataillon d'instruction, trois escadrons de chevaux-légers, trois de cuirassiers, et seize pièces d'artillerie (sans compter celles qui suivi-

rent de loin la colonne). L'évaluation la plus modérée porterait encore le nombre total des combattans, sur cette route, à douze mille, c'est-à-dire à plus du triple des forces effectives des patriotes.

La porte de Schaerbeck, sur laquelle se dirigeait ainsi le corps principal et l'élite de l'armée, est située au bout d'une rue large et droite, ressemblant assez à la *rue de la Paix* de Paris, et que l'on nomme la Nouvelle rue Royale. Ce côté de la ville est le plus élevé et le moins peuplé. Une partie de cette rue, qui est tracée sur le versant d'un coteau rapide, n'est point encore bâtie, et offre de grands vides, semblables à des précipices. Ainsi, d'une part, il y avait là moins de monde et moins de maisons : de l'autre, plus de facilité pour forcer le passage. Il était impossible de trouver une entrée plus favorable aux assaillans, dont le canon pouvait plonger de la porte jusqu'à l'extrémité opposée de la rue. Ainsi, était-ce avec raison que l'on avait résolu de porter l'attaque décisive sur ce point. De la part des bourgeois, rien n'avait été fait pour obvier sérieusement à l'occupation de cette rue si

importante. Des chevaux de frise, élevés en dehors de la porte ne pouvaient servir qu'à indiquer une intention de se défendre.

A la vérité il y avait quelques barricades en deçà de la grille de fer qui ferme la ville; mais elles étaient commandées par des terrains vides qui se trouvent en dehors, et d'où le canon et la mousqueterie pouvaient les prendre en flanc. Les bâtimens de la porte ne consistent qu'en deux chétifs pavillons octogones, semblables à des kiosques. Le poste qui les gardait se composait de peu d'hommes, et les deux pièces de canon qu'on y avait placées étaient exposées à nu au feu des tirailleurs qui se seraient embusqués sur la droite dans de grandes maisons en construction qui bordent la route.

A six heures et demie, les éclaireurs de l'armée (des cheveau-légers et des chasseurs de la garde) se présentèrent vis-à-vis de la grille et furent salués de quelques coups de fusil. Des Liégeois et des volontaires des compagnies franches (deux cents hommes tout au plus), accoururent aussitôt à la porte. On tira de part et d'autre; mais les chasseurs, qui étaient appuyés par tout

un bataillon de leur arme, se répandirent dans les maisons déjà mentionnées, et pénétrèrent sans obstacles dans les serres du jardin botanique situées à gauche. De là ils balayaient le boulevard. Les canons qui les suivaient tirèrent quelques coups à mitraille qui portèrent dans toute la longueur de la rue. Des obus furent aussi lancés, et l'un d'eux tomba dans le parc. En même temps les grenadiers de la garde s'avançaient en colonne profonde. La porte fut abandonnée. Les deux pièces des bourgeois se retirèrent vers l'intérieur. L'ennemi entra.

Dans toute autre capitale que Bruxelles, un peuple décidé à combattre pourrait regarder comme un avantage de voir ses adversaires s'engager de prime abord dans les rues. Mais outre ce que nous avons déjà dit de la largeur et de la position de la rue Royale, où la garde s'avança aussitôt, il faut remarquer que la ville haute forme comme une citadelle dont cette rue Royale est l'avenue. En effet, elle mène au parc, jardin public qui domine tous les environs, et qui est entouré d'édifices comparables à des forteresses. Ni le jardin ni ces édifices

n'avaient été mis en défense par les bourgeois. Arrivés là, les troupes allaient s'y trouver dans un poste inexpugnable. Il était donc de la plus haute importance de garder au moins une partie de cette rue. Mais là manquaient les barricades. L'une des deux pièces de canon qui se retiraient s'arrêta à découvert pour contenir l'ennemi. Trois fois elle tira et chaque fois elle enleva des rangs entiers du corps de chasseurs qui s'approchait au pas de course. Après la troisième décharge elle fut prise, mais les canonniers s'échappèrent.

Cette dernière résistance vaincue, les soldats n'eurent à essuyer que quelques coups de fusil pour arriver au parc, où il ne se trouvait personne. Plusieurs bataillons s'établirent là, s'emparèrent des palais qui font face aux principales avenues, et mirent du canon en batterie sur les rues voisines. Ils négligèrent pour un moment de s'emparer des maisons et des postes qui étaient sur leur droite du côté de la basse-ville : mais ils se portèrent en force sur leur gauche pour communiquer avec la porte de Louvain, par où était attendue la seconde colonne. Toutefois ils

trouvèrent dans quelques rues de ce côté une résistance si vive, et notamment dans la rue de Notre-Dame-aux-Neiges, qu'ils ne réussirent qu'à demi dans leur dessein.

Quand le corps qui était sur la route de Louvain avait vu l'attaque s'engager à l'entrée de la rue Royale, il s'était avancé à la hâte et avait entrepris de forcer aussi le passage. Le poste de la porte de Louvain, soutenu par deux canons et par une poignée de Liégeois accourus de leur caserne qui était dans le voisinage, arrêta un moment l'avant-garde, composée de lanciers. Là fut grièvement blessé le lieutenant-colonel Gantois; mais ses soldats, presque tous Belges, fondirent sur les artilleurs, les renversèrent et prirent les deux canons. Le cri de victoire retentit parmi les rangs. Le général hollandais, Trip, accourant à la tête de la colonne, prononça d'une voix de stentor le commandement *d'en avant, au galop, et jusqu'à la Grand-Place*; mais, quelle que fût en ce moment l'ardeur des lanciers et des cuirassiers, les barricades de la rue de Louvain les arrêtaient tout court. Il fallut tourner à gauche, sous une fusillade

meurtrière , et aller regagner le parc par le boulevard.

Ce boulevard , large et belle promenade publique qui aboutit aux portes de Halle , de Namur , de Schaerbeek , de Laeken et du rivage , et qui n'est garnie de maisons que d'un côté , leur offrait une voie de communication la plus facile qu'ils pussent désirer , et tout-à-fait sûre. Il fut bientôt couvert de troupes et d'artillerie. L'armée avait ainsi en sa possession presque sans coup férir, les positions , les plus avantageuses et les plus importantes.

L'aspect de la ville était affreux en ce moment , la tristesse et le désespoir régnaient sur presque tous les visages. On ne voyait point de défenseurs , exceptés quelques hommes isolés , sans guides , sans chefs. Les sections ne se rassemblaient pas. La cinquième qui était la plus nombreuse fut convoquée , mais trop tard , à la porte Schaerbeek , et ceux qui s'y rendirent virent l'ennemi déjà maître de ce quartier. La mitraille sifflait d'une manière horrible. Les feux de peloton , quoique peu meurtriers , jetaient l'effroi dans l'âme des habitans par leurs conti-

nuelles explosions qui donnaient la mesure et du nombre des soldats et de l'espace qu'ils occupaient dans le haut de la ville. Le tocsin sonnait à coups redoublés, et ce bruit lugubre se mêlait à celui des tambours qui battaient la générale. En même temps on entendait crier qu'un bataillon de la neuvième division et un escadron de cheveu-légers attaquaient la porte de Laeken : un bataillon de la cinquième et deux escadrons de hussards entraient par la porte de Flandre. Les hommes qui auraient voulu combattre ne trouvaient pas d'armes : ceux qui avaient des armes, manquaient de cartouches. Le dépôt des munitions était cerné par l'ennemi. En un mot, tout semblait perdu ; mais, au milieu de ce désastre apparent, un œil attentif eût pu distinguer des présages d'une autre nature. Les mêmes volontaires que le feu de l'armée avait chassés de la porte de Schaarbeek et que l'on avait vus fuir en désordre dans la rue Royale, s'arrêtaient derrière les barricades des rues latérales, et là, par pelotons de quatre ou cinq, ils tiraient sans relâche sur les troupes qui passaient à leur portée. Deux pièces de

canon des bourgeois , postés à la porte de Namur, avaient avancé sur le parc et lâché leur décharge presque à bout portant. Elles reculèrent ensuite, il est vrai, mais en faisant toujours feu, et elles démontèrent même une des pièces que l'ennemi leur opposa. A la faveur du temps que prenaient les mouvemens des troupes et de l'artillerie , des hommes déterminés s'embusquaient sur la place Royale, qui est presque contiguë au parc, et d'où d'abord une centaine de spectateurs s'étaient laissés chasser par six éclaireurs ennemis. Le passage ou bout de rue qui joint cette place au parc est bordé d'un côté par l'hôtel de Bellevue; de l'autre, par le café de l'Amitié, et par un mur surmonté d'une balustrade en pierre de taille. Là se postèrent la compagnie tournaissienne du brave Renard , et quelques-uns des volontaires bruxellois les mieux armés. Plus loin , en arrière du pont de fer, le brave canonnier liégeois Charlier, dit la *Jambe de bois*, pointait sur le même passage sa grosse pièce liégeoise chargée à mitraille. Il devenait dès lors presque impossible aux militaires de déboucher par-là. Tandis que la

résistance la plus opiniâtre se préparait sur ce point , le plus essentiel à conserver , quelques-uns de ceux qui avaient été repoussés par l'ennemi des portes de Louvain et de Schaerbeek , s'étant retirés sur l'Observatoire qui est situé sur le boulevard et entre ces deux portes , engageaient de là une nouvelle fusillade , qui gênait les communications des soldats. Quoique la conservation de cet édifice eût peu d'importance , le feu de la mousqueterie que l'on apercevait de loin , animait les esprits en offrant l'exemple d'une défense aussi heureuse que prolongée : car tant que les braves qui se trouvaient là eurent des cartouches , ils tinrent ferme. Leurs munitions épuisées , vers les trois heures de l'après-midi , ils s'échappèrent par les remparts , et rentrèrent dans la ville par une autre porte.

Un mouvement plus décisif ne tarda pas à s'opérer au milieu même des postes de l'ennemi , dans le quartier qui est compris entre la rue Royale , le boulevard et le parc. Les habitans de cette partie de la ville , profitant d'un intervalle dans le passage des troupes de la première colonne ,

se précipitèrent sur la rue Royale, immédiatement après que la garde l'eut quittée, y élevèrent des barricades, arrêtaient la neuvième afdeeling qui s'avancait pour rejoindre le reste du corps, et quoique placés là entre deux feux, ils parvinrent à couper la rue et à se maintenir en communication avec le reste de la ville, par la place dite de Louvain. C'était là un objet de la plus haute importance; car il y a dans la rue Royale des terrasses d'où l'ennemi eut pris à revers les défenseurs des boulevarts, si les bourgeois lui avaient laissé le temps de s'y bien établir.

A la tête de cette même rue, vis-à-vis de la porte par où l'ennemi était entré, le combat s'engageait aussi intrépidement. Là, retranchés dans les maisons qui font face au Jardin Botanique, une poignée d'hommes sans peur affrontaient la mitraille et le feu des chasseurs de la garde. C'étaient les corps francs de MM. Rodenbach et Niellon, qui étaient d'abord restés mal à propos à attendre leurs officiers. De tous côtés il accourait à leur aide des volontaires de tous les rangs.

Le temps que les soldats avaient mis à occuper le parc avait suffi pour que la population armée sortît de son premier étourdissement et entreprît de disputer la victoire. Rien de plus beau dans l'histoire des luttes nationales, que cette détermination à la résistance que l'on vit alors se manifester parmi les citoyens qui se trouvaient dans le voisinage de l'ennemi. Ces hommes naguère abattus se relevaient fiers et menaçans. Aux armes ! aux armes ! criaient-ils ; et si quelque blessé, quelque maladroit, quelque poltron, renonçant à défendre la patrie, consentait à céder son fusil, cent mains s'étendaient pour le saisir, cent braves ne demandaient qu'à marcher au péril. On reconnaissait ce peuple belge, muselé, emmaillotté, engourdi par l'astuce machiavélique de tant de gouvernemens étrangers, mais ayant encore au fond du cœur l'énergie de ses ancêtres.

Il étoit huit heures et demie. Les troupes, maîtresses du parc et des palais, essayèrent, mais un peu tard, de se porter plus loin. Quatre attaques furent formées : l'une sur le boulevard au delà de la porte

de Namur , pour occuper plus sûrement cette porte et peut-être celle de Halle , qui est la suivante ; une autre sur la place et la rue de Louvain , pour descendre jusqu'à l'église de Sainte-Gudule , d'où le tocsin appelait sans cesse les citoyens à la défense de la patrie ; une troisième sur la rue appelée Montagne du Parc , qui conduit dans le bas de la ville ; la quatrième sur la place Royale , d'où l'on domine sur tout Bruxelles. Chacune de ces attaques fut soutenue par deux pièces d'artillerie.

Du côté du boulevard , les soldats ne rencontrèrent d'autre obstacle que le feu des deux pièces de la bourgeoisie et quelques coups de fusil partis des fenêtres. Mais , ne connaissant peut-être pas bien l'importance de ce poste qui eût permis de prendre ensuite les patriotes à revers , ils se bornèrent à une espèce de reconnaissance et ne s'écartèrent presque pas des palais.

A la Montagne du Parc , et près de la place de Louvain , l'inclinaison du terrain fit porter leurs canons trop haut : les tirailleurs des bourgeois , animés par le peu

d'effet de la mitraille , tinrent bon derrière leurs barricades , et l'on n'entreprit pas sérieusement de les forcer.

Restait l'attaque de la place Royale. Celle-là était la principale , et son succès eut livré à l'armée tout le haut de la ville. Mais nous avons déjà vu que l'on avait laissé échapper l'occasion , et que ce poste était devenu formidable. La mitraille de la *Jambe de Bois* balayait le passage. Les canons que l'on amena pour y répondre furent à peine placés , que les volontaires bruxellois ; embusqués derrière la balustrade , abattirent , avec leurs fusils de chasse , artilleurs et chevaux. Les soldats n'osèrent charger à la baïonnette ; ils reprirent leur position.

Les premiers succès de l'ennemi étant ainsi arrêtés , l'on fit le coup de feu pendant plus d'une heure sans aucun avantage décidé de part ni d'autre. Ce temps était employé , dans l'intérieur de la ville , à renforcer les barricades , à monter des pavés dans les maisons , à se procurer des armes et des cartouches. L'on était inquiet , mais non plus sans espérance. Une grande quantité de ceux qui le matin en-

core auraient désiré le succès des armes royales, revenaient à des sentimens opposés en entendant siffler cette affreuse mitraille qui renversait leurs concitoyens. Les femmes essuyaient leurs larmes pour aider aux préparatifs de défense intérieure. Déjà Bruxelles n'était plus en proie à la dissension, et tout le monde faisait des vœux pour le triomphe des Belges. Là comme à Paris, la mitraille royale avait réuni toutes les opinions.

Tandis que l'on se défendait si heureusement dans le haut de la ville, le détachement qui s'était présenté à la porte de Laeken, située plus bas, avait fait reculer une dizaine de bourgeois qui gardaient ce poste ; mais il hésita à s'engager au milieu des barricades qui lui coupaient le chemin en deçà de la porte. Quelques tirailleurs adroits, et une vingtaine d'hommes du peuple, accourus au bruit des armes à feu, inquiétèrent hardiment le flanc de la colonne, tandis qu'en face elle recevait des coups de fusil des fenêtres. Elle recula en désordre, quoique forte de onze cents hommes, dont deux cents cavaliers.

Les choses prenaient une tournure encore plus favorable à la porte de Flandre qui est précisément à l'opposé du parc. Là on avait laissé les troupes s'engager dans la rue, en abattant les premières barricades. Était-ce calcul et ruse de guerre, ou abandon, désordre, épouvante ; voilà ce que nous ne saurions déterminer positivement. Un bataillon de sept cents hommes, et quatre cents husards, qui formaient cette colonne, restèrent près d'une demi-heure dans l'intérieur de la ville, avançant peu, mais se flattant de ne pas trouver d'ennemis à combattre. Arrivés à l'endroit dit le Pont-aux-Moines, une forte barricade, défendue par une trentaine de braves, les arrêta. L'on échangea de part et d'autres quelques paroles menaçantes ; mais ni l'inégalité du nombre, ni le défaut de munitions, ni la crainte d'être traités en rebelles, rien n'intimida les hommes déterminés qui gardaient ce poste. Ils firent feu. Les soldats ripostèrent ; mais la population entière s'élança contre eux. Des coups tirés à bout portant, des pavés, de la chaux, de la ferraille, pleuvant des

fenêtres, mirent aussitôt la tête de la colonne en désordre. Elle fut chargée de toutes parts, mise en fuite, et en partie désarmée. Le lieutenant-colonel qui commandait le bataillon, et le major des husards, restèrent prisonniers des vainqueurs. Les carabines et les fusils, jetés par les fuyards, servirent à armer de nouveaux défenseurs de la ville.

Après cette déroute, le gros des bourgeois qui s'étaient trouvés là, se porta vers le haut de Bruxelles, traversant les rues les plus populeuses aux cris de victoire! L'impression que produisit ce cri sur des hommes qui s'étonnaient encore d'avoir résisté quelque temps ne peut se décrire. L'on s'avança plus près du parc, et la fusillade devint si vive, que les soldats furent forcés de se cacher derrière les arbres pour se couvrir un peu. La grosse pièce de *la Jambe de Bois* gagna aussi du terrain. Le capitaine liégeois, Pourbaix, planta son drapeau sur la place Royale et l'y tint immobile au milieu d'une grêle de balles et de biscayens. L'enthousiasme devint général; le cri d'en avant! en avant! se fit entendre de

tous côtés. Les hommes armés sortirent des maisons et des ruelles, sans chefs à la vérité, mais guidés tous par une même pensée. Quelques pelotons se formaient plus ou moins régulièrement, se choisissant des officiers, et prenant de préférence des Liégeois s'ils en voyaient passer quelqu'un; car les lettres L G que ces braves portaient sur leurs bonnets, équivalaient pour le peuple à des brevets de courage. On voyait monter de la ville basse, tantôt de petits corps, tantôt des volontaires isolés, se dirigeant vers la place Royale ou vers celle de Louvain. Les barricades et les fenêtres se hérissaient de canons de fusils, et il eût été presque impossible de pénétrer dans la plupart des rues.

L'effet du nouvel élan que les bourgeois venaient de recevoir fut d'abord de les porter en avant sur les avenues du parc. On brûlait de se mesurer corps à corps. Les baïonnettes brillaient au bout des fusils : l'on voyait reparaître les piques, et vers onze heures tout semblait annoncer une attaque à l'arme blanche si l'ennemi se laissait aborder. Mais l'armée, qui

avait tenu jusque-là l'offensive, changea de rôle en ce moment. Le gros de troupes qui avaient pénétré dans l'intérieur de la ville se retira dans les palais et sur les boulevarts, ne laissant dans le parc que des tirailleurs et l'artillerie. Cette dernière était protégée par des massifs d'arbres. Les tirailleurs se cachèrent derrière des monticules qui se trouvent vis-à-vis du palais du roi, et où ils étaient à couvert. Ils pratiquèrent là des escaliers dans les terrasses, et venaient ensuite l'un après l'autre faire le coup de fusil, sans que l'on aperçut d'eux autre chose que le bout de leurs schakos. Ils avaient néanmoins à portée de les soutenir des réserves formidables qui ne permettaient pas de songer à les débusquer. Il n'y avait que les meilleurs tireurs qui de temps en temps pussent atteindre un grenadier ou un chasseur dans cette position redoutable.

Cette manœuvre habile paralysa aussitôt les efforts des braves qui avaient commencé à rejeter en arrière les assaillans. On avait cru n'avoir qu'à se défendre de derrière les barricades, et voilà que les

ennemis étaient eux-mêmes barricadés, si l'on peut employer ici ce mot : on s'attendait à garder des maisons, et c'étaient les soldats qui étaient à couvert dans des palais. Ainsi toute la confiance que l'on avait mise dans l'avantage de la position s'évanouissait, et l'on se voyait sans défense en face d'un ennemi retranché. Si l'ordre avait pu préparer la défense, on aurait rasé les arbres et les buttes de terre, cette belle promenade aurait été détruite, mais on aurait épargné le sang d'un grand nombre de braves.

Le plan des généraux hollandais était des plus faciles à comprendre, mais des plus difficiles à déjouer. Avec quelques compagnies ainsi postées dans les fonds du parc, ils pouvaient amuser pendant longtemps une bourgeoisie sans chefs, sans ensemble, et impatiente de combattre. Puis la première ardeur passée et les combattans rendus de fatigue, la masse des troupes fraîches serait sortie des palais et du boulevard adjacent pour écraser des gens en désordre. Deux ponts jetés par-dessus le fossé de la ville, vis-à-vis du palais du prince héréditaire, permettaient

à l'artillerie restée en dehors de venir prendre part à l'attaque. On semblait aussi réserver pour ce moment une partie de l'infanterie de ligne postée près du faubourg de Louvain.

La valeur seule du peuple n'eût pu empêcher ce projet de réussir, sinon le premier, du moins le second ou le troisième jour, si le patriotisme n'eût suppléé à la discipline, l'adresse à la force des postes. A la vérité les plus avancés des tirailleurs bruxellois continuèrent bien quelque temps, après ce mouvement des ennemis, à faire sur les arbres du parc un feu inutile ; mais le grand nombre de bons bourgeois, de jeunes gens riches, d'hommes éclairés qui se trouvaient là cachés sous la blouse de l'artisan, comprirent qu'il fallait se ménager pour rester en mesure contre un ennemi qui temporisait. Ce fut alors surtout que le peuple se montra admirable : car il faut bien moins de courage pour aborder franchement un adversaire qui se découvre, que pour veiller sur celui qui se cache ; attendre froidement et résolument l'occasion de le joindre, se tenir à l'affût sous le feu de la mousquete-

rie, braver la fatigue, la faim, la soif sans quitter son poste : voilà ce qu'exigeait, dès ce moment, la situation des Belges, et ils le firent.

La fusillade et la canonnade continuèrent depuis lors, mais moins vivement, sans qu'aucun des deux partis obtînt d'avantage décidé. Pendant ce temps des citoyens zélés sortaient de la ville pour aller chercher du renfort dans les campagnes, et surtout dans le pays Wallon (car c'est dans cette partie des Pays-Bas que le peuple est le plus belliqueux et le plus indisposé contre les Hollandais). L'on peut juger de la fermeté des patriotes et de leur résolution de défendre jusqu'à la dernière maison de Bruxelles, par ce seul fait que les renforts conduits par eux arrivèrent non pas seulement le second et le troisième, mais le quatrième et le cinquième jour.

On manquait de munitions. Le zèle des citoyens y suppléa. Toute la poudre qui se trouvait dans les maisons particulières fut apportée, mise en cartouches, distribuée. Chaque ennemi qui se montrait aux postes avancés était abattu, et l'on courait aussitôt sur lui pour le dépouiller de sa

giberne. Des hommes de bonne volonté, qui n'avaient pu se procurer d'armes, s'avançaient au milieu des combattans pour emporter les blessés et les morts. Les femmes distribuaient des rafraîchissemens aux citoyens fatigués. D'autres faisaient de la charpie : toutes les maisons étaient ouvertes, et l'on ne refusait rien à ceux qui avaient besoin de quelque assistance. La générosité du peuple s'étendait même à quelques soldats faits prisonniers ; on les faisait entrer dans les auberges, on leur donnait à boire et à manger, on leur offrait des habits bourgeois : on ne leur prenait que leurs armes et leurs cartouches.

A part cet enthousiasme qui se communiquait à tous les citoyens, il ne se passait rien de bien important sur le lieu du combat. L'ennemi, qui avait pris possession de la porte de Namur sans que les bourgeois pussent s'y défendre, gagna, dans le courant de la journée, quelques maisons des rues voisines. Quatre pièces de canon soutenaient les chasseurs qui tiraillaient de ce côté contre les patriotes ; néanmoins ceux-ci résistaient intrépide-

ment, et leur conduite courageuse empêcha les soldats de descendre par la rue de Namur sur le flanc de ceux qui défendaient la place Royale. Dans l'après-midi, les lanciers, qui s'étaient rangés en bataille sur le boulevard, firent une charge sur deux pièces de canon des bourgeois qui étaient postées entre les portes de Halle et de Namur. Une de ces deux pièces fut enlevée : mais les habitans la reprirent un peu plus loin. Les domestiques et les gardes-chasses du duc d'Arenberg, placés sur les derrières de l'hôtel de leur maître, se distinguèrent en tenant en échec toutes les troupes qui se présentèrent de ce côté-là.

De l'autre côté du parc, le long de la rue Royale, les bourgeois, quoique dépourvus de canon, reprenaient peu à peu l'avantage. Ils avaient consolidé leurs barricades sous le feu de l'ennemi, dont les artilleurs tiraient à mitraille de la porte de Schaerbeek. Leur ligne de défense ne se bornait plus à la place et à la rue de Louvain : mais les maisons voisines, qui donnent sur le parc, se remplissaient de volontaires, qui harcelaient constamment

les soldats. En arrière de ce poste et vers la porte de Schaerbeek la résistance s'organisait de même. Le pillage de quelques maisons par les miliciens de la 9^e. afdeeling, avait exaspéré les habitans du voisinage. Un jardin, dont la terrasse donne sur la rue Royale, et à côté duquel se trouvaient amoncelées des briques destinées à de nouvelles constructions, leur servait de redoute. De là ils empêchaient l'ennemi d'avancer. Un feu violent et soutenu partait des ruelles et des maisons situées à gauche, vis-à-vis même de la batterie hollandaise et de l'immense hôtel des MM. Meens, où les militaires s'étaient retranchés. Les bourgeois avaient repris l'offensive sur ce point, quelle que fût la supériorité de leurs adversaires et l'avantage de leurs positions. C'était le corps franc qui combattait là, après avoir défendu avec succès la rue de Schaerbeek, abîmée en grande partie par les boulets et les biscayens. L'attaque était dirigée par le nouveau capitaine de ce brave corps, M. Stieldorf, qui, blessé à la jambe le matin en fondant sur une batterie, ne cessait de conduire et d'exhorter ses frères

d'armes du lit de douleur où il était couché au milieu d'eux.

Mais le principal engagement, et celui qui devait avoir les suites les plus remarquables, était vers l'extrémité de la rue de Louvain, et dans celles d'Orange et de Notre-Dame-aux-Neiges, c'est-à-dire au centre même des positions qu'occupait l'armée. L'ennemi, qui depuis le matin cherchait à se rendre entièrement maître de ce quartier, s'y porta plus vivement aussitôt que l'Observatoire fut abandonné faute de munitions. L'entrée de la rue de Louvain fut canonnée. Des colonnes de grenadiers s'avancèrent de la place d'Orange, tandis que des tirailleurs, maîtres des principaux édifices du voisinage, faisaient pleuvoir les balles sur les postes que défendaient les citoyens : ceux-ci reculèrent un peu. Ils furent tournés sur leur gauche, et l'ennemi, pénétrant jusqu'à la caserne des Liégeois (les Annonciades), y mit le feu.

C'était vers le soir : la population peu nombreuse et mal armée, qui se défendait depuis le matin dans cette partie de la ville, et qui avait été attaquée à diverses reprises de tant de côtés, paraissait accablée de

fatigue et épuisée de courage. Tout à coup la flamme brille, et un cri s'élève : Il y a de la poudre aux Annonciades ! Nous allons tous sauter ! A cette funeste nouvelle d'autres auraient pris la fuite. Les intrépides Bruxellois n'y virent qu'un motif pour s'élancer en avant. Hommes de toute classe et de tout âge ; femmes, enfans, vieillards , le voisinage entier se lève. On se précipite sur les grenadiers qui reculent à leur tour ; on chasse l'ennemi ; on se rend maître du feu , deux barils de poudre (les seuls que l'on trouve d'abord), sont ramenés en triomphe. Jamais victoire n'avait été plus inattendue , plus rapide , plus glorieuse. (Remarquons que les journaux de Bruxelles n'en parlèrent point. Les bonnes gens qui avaient si vaillamment combattu ne songèrent pas à s'en vanter, et les journalistes , accablés de besogne , n'allaient pas aux informations ; assez de personnes leur en envoyaient , mais plusieurs dans un intérêt personnel.)

Vers la nuit le feu cessa. Un aide de camp du prince , s'étant présenté en parlementaire , avait été arrêté comme otage pour MM. Ducpétiaux et Everard. La

crainte des représailles n'empêcha point M. Jules T'Kindt et un autre jeune homme de se rendre au quartier-général sur la route de Schaerbeek , afin de réclamer l'évacuation de la ville , puisque les troupes étaient dans l'impossibilité de pénétrer plus loin. Le prince parut décidé à faire suspendre le combat. Il protesta de son horreur pour l'effusion du sang. Il consentit même , quoiqu'avec répugnance , à délivrer une soixantaine de bourgeois et de paysans que ses soldats avaient pris , les uns armés et les autres non armés , et qui auraient couru risque d'être indistinctement massacrés. Tout semblait indiquer en ce moment la retraite des troupes. Mais il paraît que l'on fut informé peu après au quartier-général du manque de poudre qui se faisait sentir dans la ville , et que cette information changea les intentions des chefs.

NUIT DU 23 AU 24.

Cette nuit fut consacrée de part et d'autre à des préparatifs pour la lutte du lendemain. Les bourgeois munirent d'instru-

mens et des ustensiles nécessaires leurs artilleurs, qui en étaient presque entièrement dépourvus. On alla retirer quatorze barils de poudre des caves de la caserne des Annonciades, au milieu même des postes ennemis. Un gouvernement provisoire, composé de MM. d'Hooghvorst, Rogier et Jolly, s'institua de son propre mouvement, mais avec l'assentiment général. Les barricades furent continuées et améliorées. Les volontaires Wallons commençaient à entrer dans la ville par les portes de Halle et d'Anderlecht.

L'armée, de son côté, prenait des mesures qui paraissaient devoir être décisives. Deux compagnies de grenadiers s'installaient dans les maisons qui bordent l'escalier dit de la bibliothèque, et qui commandent toutes les petites rues voisines. L'on occupait de même l'ancien Hôtel des finances, la maison habitée par le lord Blantyre et plusieurs autres. La dixième division, presque toute hollandaise, était logée aux états-généraux et dans les environs. La garde se repliait en partie sur les rues d'Orange et de Louvain pour désarmer entièrement ce petit quartier, dont

la résistance opiniâtre n'avait pas été prévue le premier jour. Pendant ce mouvement nocturne, des crimes horribles furent commis. Lord Blantyre tomba sous le fer de quelques brigands (car de tels hommes ne méritent pas le nom de militaires). Des femmes, des jeunes filles furent violées, des hommes sans armes égorgés et mutilés. Nous passerons sous silence des détails trop horribles pour être répétés. Il suffira de dire que l'on trouva plus tard des cadavres rôtis. L'armée n'était point et ne pouvait être animée de cet esprit d'honneur et de ce patriotisme qui enflamment des guerriers, défenseurs de leurs pays : elle n'avait pas même d'union, les soldats et les officiers étant en partie Belges et Suisses, parlant des langues différentes, et se défiant quelquefois de leurs camarades, il n'est donc pas étonnant que quelques hommes, peut-être ceux qui tiraient sur leurs propres concitoyens, amis et parens, se soient montrés lâches et féroces, puisqu'on les menait au combat sans aucun des sentimens qui légitime l'emploi des armes. On les avait aussi assurés que les Bruxellois les recevraient à bras ouverts ; et, dupes de

ce langage perfide , ils criaient à la trahison parce qu'on leur résistait. Ceux qui s'étaient avancés assez près pour recevoir les coups de pierre s'en plaignaient comme d'un assassinat , eux qui avaient commencé l'attaque à coups de fusil. Quelques officiers, dont un Bruxellois, disaient tout haut qu'il fallait brûler la ville. Mais il y aurait de l'injustice à généraliser ces reproches. Si quelques soldats , de la neuvième et de la dixième division surtout , méritèrent les supplices les plus affreux , le plus grand nombre ne se conduisit pas plus mal qu'on ne devait le craindre dans une ville défendue par ses propres habitants.

JOURNÉE DU 24.

Les bourgeois avaient presque tous passé la nuit sous les armes. Ils recommençaient le combat , fatigués , harassés , mais pleins de courage. Des quatre pièces d'artillerie qui leur restaient en bon état , deux , placées sur le boulevard , continrent l'ennemi vers la porte de Namur ; deux autres , pla-

cées sur la place Royale , portaient sur le parc. Les tirailleurs continuèrent à occuper leurs postes de la veille.

Ce jour-là l'on débusqua les militaires de quelques maisons voisines du parc ; mais la supériorité de leur artillerie empêcha que l'on ne fit encore de grands progrès. Les volontaires de Wavre , de Gosselies et de plusieurs autres communes , se distinguèrent en allant planter leurs drapeaux presque au milieu des ennemis. C'était plus que du courage : heureusement l'on parvint à retenir ces hommes intrépides et à les empêcher de courir à une mort certaine. Ils se mirent en tirailleurs, parmi les bourgeois, et l'un d'eux (de Wavre), placé dans les gouttières de l'hôtel de Bellevue, abattit à lui seul plus de trente grenadiers , à mesure qu'ils passaient la tête en dehors du ravin pour lâcher leur coup de fusil sur le peuple. Ceux de Gosselies se signalèrent en reprenant le vaste bâtiment de l'Athénée , où l'ennemi avait pénétré sans trouver de résistance. La vivacité de leur attaque jeta le désordre parmi les soldats , qui s'enfuirent bientôt , et laissèrent aux citoyens ce poste impor-

tant, dont la possession entraînait celle des derrières du palais du roi.

Du côté de la montagne du parc, rue escarpée que battaient deux canons de forts calibres, des bourgeois parvinrent à porter un pierrier sur une terrasse latérale. Cette petite pièce, chargée à mitrailles, fit un ravage horrible parmi les soldats; mais, dès qu'ils l'eurent aperçue, ils pointèrent leurs canons sur elle et la démontèrent. Elle fut relevée, ajustée tant bien que mal sur la muraille, et recommença son feu : on l'abattit encore, et les braves qui la servaient la replacèrent une seconde fois au milieu de la mitraille. Renversée de nouveau, elle fut transportée dans un grenier d'où elle plongeait sur l'ennemi; mais les canonniers hollandais l'atteignirent immédiatement et fracassèrent le toit qui la couvrait. On se remit à l'œuvre pour la hisser sur une barricade, d'où elle tira pendant le reste du jour, avec moins d'avantage, mais plus à couvert.

Tandis que les citoyens montraient une valeur si persévérante, leurs adversaires, déjà un peu découragés, avaient recours aux artifices pour se garantir des balles.

Ils plaçaient leurs morts debout contre les arbres, les liant aux branches, de manière à tromper les bourgeois, qui s'épuisaient à tirer sur ces cadavres que le feuillage leur laissait entrevoir. Un ouvrier tyrolien, qui venait payer son tribut à la ville en la défendant, fut l'une des premières dupes de ce stratagème, et jeta son arme après avoir tiré trois coups, disant qu'il ne comprenait rien aux fusils des Pays-Bas, puisque mieux il ajustait et moins il renversait son ennemi. Une foule d'autres perdirent leur poudre et leur peine avant que la ruse ne fût découverte.

On rapporte aussi, mais le fait est si grave que nous ne voulons pas le garantir sans l'avoir vu, que des chasseurs et des grenadiers levèrent leurs crosses en l'air comme pour se rendre, et firent ensuite feu sur les bourgeois qui s'avançaient. Il est possible qu'il y eût dissidence parmi ces soldats, et que les uns aient tiré, tandis que les autres ne voulaient plus combattre : quoi qu'il en soit, le récit de cette trahison, circulant de bouche en bouche, augmenta l'animosité des citoyens, qui jurèrent d'en tirer vengeance.

Malheureusement l'ardeur excessive que l'on avait déployée depuis trente-six heures avait produit une lassitude dont les plus intrépides ne pouvaient se garantir, et nul ne voulant céder ses armes aux hommes frais qui n'en avaient point, la ligne de combat s'était peu à peu dégarnie. Les soldats, au contraire, avaient en réserve dans les palais et sur les boulevards des masses considérables. Ils se portèrent en avant vers le soir, percèrent de maison en maison jusqu'à l'hôtel de Bellevue, que sa situation rendait si important pour la défense de la ville, et parvinrent à s'y établir. De là ils commandaient toute la place Royale. Les bourgeois se replièrent sur l'hôtel de l'Europe, situé à l'angle opposé de la place. Loin de perdre courage, ils allèrent un moment après planter, en signe de défi, le drapeau brabançon sur l'église dite de Caudenberg, qui confine au palais, et qui fait face à la montagne de la Cour.

La nombreuse artillerie que les troupes avaient avec elles, faisait éprouver en même temps un autre échec aux patriotes. Ceux-ci s'étaient retranchés dans les mai-

sous du boulevard , vis-à-vis du Jardin Botanique. Deux obusiers les en délogèrent et le feu consuma la maison qui faisait le coin de la rue Royale.

Le succès de cette première tentative animant le courage des incendiaires , un obusier fut conduit au parc , et dirigé sur l'endroit où se trouvent les ateliers du *Courrier des Pays-Bas* , principal organe de l'opposition libérale. L'on assure aussi que les grenadiers , postés dans les deux maisons qui bordent l'escalier de la Bibliothèque , lancèrent de là des fusées dans la même direction. Le feu prit au manège de M. Lyons , situé dans le voisinage. Des pompiers accourus pour éteindre l'incendie , en furent empêchés par une grêle de balles. Les soldats eurent la barbarie de tirer sur une pauvre femme qui fuyait , emportant ses enfans dans ses bras. Ils la renversèrent , et les deux petits enfans , n'ayant point quitté leur malheureuse mère , furent tués comme elle à coups de fusil. Sans doute le genièvre que l'on distribuait à ces furieux ; et les autres liqueurs fortes qu'ils avaient volées dans la maison , les purent seuls porter à un attentat que

l'on croirait impossible parmi les Européens. Ajoutons que les mêmes grenadiers qui commirent cet assassinat se laissèrent mettre en fuite le surlendemain par deux hommes, tant la poltronnerie est la compagne certaine de la cruauté.

D'autres grenadiers, ceux qui par la rue d'Orange cherchaient à prendre le haut de la rue de Louvain pour débarasser la rue Royale de tirailleurs, furent tenus en échec sans grande peine, au moyen d'une ruse empruntée à leurs compagnons. Une quarantaine de bourgeois leur faisaient face derrière une barricade que battaient trois pièces ennemies. Des gens du peuple et des femmes imaginèrent de mettre derrière la barricade deux mannequins de paille auxquels on faisait lever la tête au moyen d'une corde chaque fois que l'ennemi avait achevé sa décharge. Ce stratagème trompa les soldats, qui réservèrent leurs coups de fusil pour ces adversaires postiches, croyant avoir tué un bourgeois chaque fois qu'on lâchait la corde, car il faisait déjà brun, et la rue était pleine de fumée. Mais le plus singulier fut qu'à la nuit la fatigue ayant amené

une sorte de suspension d'armes, la barricade se trouva abandonnée par les bourgeois accablés de sommeil. Des grenadiers qui s'en aperçurent s'approchèrent à pas de loup pour la surprendre. Mais celui qui marchait le premier, ayant entrevu deux hommes, recula précipitamment et fit fuir ses camarades. Or, ce qu'il avait vu n'était autre chose que les deux mannequins restés à leur poste.

Le prince, logé à Schaerbeek, s'étonnait de voir le combat se prolonger. Où prennent-ils ces munitions, s'écriait-il dans son impatience? On rapporte qu'il s'informait aussi avec anxiété de ce qui se passait autour de l'église de Sainte-Gudule, qu'il avait donné ordre de prendre à tout prix. En effet, il eût été de la plus grande importance pour sa cause que le drapeau orange eût flotté sur les tours de la cathédrale et que la grosse cloche eût cessé d'avertir les bourgeois des attaques. Mais ses soldats ne parvinrent jamais à déboucher dans cette direction.

SOIRÉE ET NUIT DU 24 AU 25.

Il y avait deux jours que l'on se battait, et la lassitude se faisait sentir aux plus animés. On éprouvait même une sorte d'abattement inévitable pour le peuple quand l'ennemi parvient à traîner la lutte en longueur. Le canon, le tocsin, la fusillade semblaient avoir perdu le pouvoir d'éveiller les esprits. Mais l'incendie du manège vint rappeler à chacun ce que la patrie avait à craindre, et ce qu'elle attendait de ses défenseurs. Le feu, que les grenadiers avaient mis à ce bâtiment, et que l'on avait vainement cherché à éteindre, se déploya vers le soir en gerbes immenses, dont toute la ville réfléchissait les lueurs sinistres. Quel spectacle ! ces flammes dévorent le centre d'un quartier populeux, au milieu des horreurs d'un siège et d'une guerre civile. Les balles des tirailleurs sifflaient à travers le feu et la fumée. Les bourgeois, dans un morne désespoir, levaient des yeux menaçans vers ces maisons du parc d'où partaient l'incendie et la mort, et qui s'élevaient à pic au-dessus de leurs têtes. Leur exaspéra-

tion prenait le caractère le plus redoutable, et, si l'artillerie eût continué à lancer ses obus sur différens points de la ville et que d'autres bâtimens eussent encore été brûlés, la rage du peuple, portée à son comble, aurait pu devenir fatale à l'armée entière, dont il ne se serait pas échappé un seul homme. Mais le feu ne fut point mis ailleurs ce soir-là, soit que l'on n'eût voulu brûler que les ateliers du *Courrier*, soit que la menace faite par le gouvernement provisoire de fusiller tous les prisonniers au premier obus ou boulet rouge qui tomberait encore sur la ville, eût arrêté les ennemis.

Une seule chose avait jusque-là rendu presque impuissant le courage des citoyens : c'était le manque d'ordre. On le sentit plus vivement que jamais en ce moment, où l'incendie rappelait l'étendue du danger. Vedettes, postes avancés, compagnies régulières, officiers, état-major, commandant, TOUT MANQUAIT, EXCEPTÉ LA VALEUR. Il fallait sortir de ce chaos, et l'on y travailla cette nuit. Don Juan Van Halen, officier espagnol, mais d'origine belge, et ancien aide de camp de Mina, ayant

offert ses services au gouvernement provisoire , fut investi du commandement en chef des forces mobiles. On mit les pièces d'artillerie sous les ordres de M. Parent ; ancien officier français , qui avait déployé autant de zèle que d'intelligence pendant les deux journées précédentes. D'autres officiers se présentèrent pour conduire les pelotons au combats. Une sorte d'armée nationale régulière allait succéder à ces nuées de tirailleurs sans chefs et sans lien.

En même temps l'on recevait de nouveaux renforts , et plusieurs corps de Wallons étaient annoncés. Ceux de Binche et des communes environnantes , rassemblées par M. l'avocat Plaisant , étaient arrivés le soir même. L'arrondissement de Charleroi avait envoyé un second détachement. Des Borains approchaient aussi. Au contraire , les secours que l'ennemi attendaient , avaient été arrêtés et battus. Cinq mille hommes , venant de Maëstricht et de Tongres , n'avaient pu forcer le passage par Louvain , et les habitants de cette ville leur avaient fait éprouver un échec ignominieux.

Les dispositions des deux partis se res-

sentaient de cette différence de position. Tandis que les bourgeois pleins d'allégresse se préparaient à la victoire, les soldats se plaignaient d'être conduits à la boucherie. Les troupes de ligne refusaient presque ouvertement de marcher. La garde obéissait à la voix de ses chefs, mais morne et abattue. Les soldats de ce beau corps étaient en partie Belges et sentaient la douleur poignante de l'homme qui se voit entraîné à combattre son pays. Placés dans les rangs, surveillés par leurs compagnons, ils ne pouvaient désertier. Un chasseur du 2^e. bataillon, nommé Smet, et fils d'un plafonneur de Bruxelles, fut fusillé pour avoir dépassé les avant-postes. Un grenadier, de Perwez, se trouva le matin en face de son frère armé pour la patrie, et qui lui faisait signe de venir se rendre, « Si je fais un pas, lui cria-t-il de loin, je suis tué par mes camarades; mais, mon frère, je te jure sur le Crucifix que je n'ai point tiré sur les Bruxellois! » Quelques minutes après le malheureux était tombé, et son schakos sanglant fut apporté à son frère. Le nom de ce martyr, car quel autre titre donner au loyal belge qui

tomba sans vouloir se venger sur ses compatriotes, était Terley. Noble quoiqu'obscure victime, sa mort ne doit pas être imputée aux citoyens, qui ne voyaient en lui que le soldat, mais aux chefs qui avaient la barbarie de conduire Belges contre Belges, parens contre parens, frères contre frères. Il est à plaindre celui sur la tête duquel est retombé le sang du grenadier Perwez! Quel compte à rendre à Dieu et à l'avenir! Quelle tache à léguer à ses enfans!

Nous avons déjà dit que la neuvième et la dixième divisions s'étaient signalées la nuit précédente par de grands excès. Il en fut encore de même cette fois, et le pillage, auquel se livrèrent des hommes de ces deux corps, eut le caractère le plus honteux. On ne peut expliquer comment cette conduite fut tolérée. Des officiers se trouvaient pourtant là, et quelques-uns d'entre eux tâchaient d'arrêter leurs gens. Mais il paraît qu'ils avaient peu d'empire sur des soldats qui la veille avaient dévasté sous les yeux du prince lui-même la maison du traiteur Dubos, située hors de la porte de Schaerbeck.

Les officiers supérieurs qui étaient entrés dans la ville avec l'armée éprouvaient la même inquiétude et la même consternation que leurs troupes. Pas un mouvement ne fut fait cette nuit pour reconnaître et pour enlever les postes des bourgeois. Une pièce de canon, restée à la garde d'un seul homme (Piérart de Namur) sur la place Royale, ne fut point attaquée. En un mot, il devint évident que toutes les pensées des militaires se portaient exclusivement sur les moyens de faire retraite.

JOURNÉE DU 25.

Vers les six heures du matin les bourgeois reparurent à leurs postes en nombre plus considérable que la veille ; mais la matinée se passa tranquillement, des pourparlers ayant été entamés pour l'évacuation de la ville. L'on assure que l'armée consentait à opérer sa retraite, mais que les patriotes exigeaient qu'elle mît bas les armes ; au reste, il serait fort difficile de rien préciser sur une négociation commencée vaguement par des personnes iso-

lées , puis interrompue avant d'avoir amené aucun résultat.

Pendant ce temps l'on disposait tout dans la ville pour une attaque décisive qui devait s'opérer à trois heures ; des masses de volontaires bruxellois et wallons étaient formées en colonnes , on les répartissait avec ordre sur les différens points par où l'on pouvait déboucher sur l'ennemi ; vers une heure la fusillade s'engagea autour du parc et de l'hôtel de Belle-Vue. Une compagnie de la 10^e. division, qui voulut secourir ce dernier point , fut écrasée par les tirailleurs postés en face, et par ceux qui garnissaient les fenêtres de derrière l'Athénée. L'ardeur du peuple était si grande, que ceux qui n'avaient pas d'armes traversaient la place Royale au milieu de la mitraille pour aller enlever les fusils des soldats à mesure que ceux-ci tombaient. L'hôtel de Belle-Vue fut repris , et redevint le principal boulevard des bourgeois contre l'armée. Malgré ce premier succès , le mauvais temps , et quelques désordres inévitables parmi une foule indisciplinée, empêchèrent d'exécuter le plan d'une attaque à la baïonnette dans les mas-

sifs du parc. Ce plan, qui avait séduit au premier coup d'œil, était peut-être le moins praticable dans l'état des choses. L'on avait à la vérité des hommes, et des hommes résolus; mais il était impossible de les faire marcher avec l'ensemble, l'ordre et la précision qu'exigeait la manœuvre projetée. Pour pénétrer dans le parc, il fallait se jeter d'abord à la bouche des canons de l'ennemi, descendre ensuite dans des ravins escarpés, au fond desquels les soldats étaient rangés en bataille. Ce mouvement devait s'exécuter à la vue et sous le feu des troupes qui garnissaient les palais, et de celles qui étaient rangées en bataille derrière les massifs. Enfin, au milieu de la confusion qui se serait nécessairement répandue parmi les assaillans, les cuirassiers et les lanciers de l'ennemi pouvaient accourir du boulevard qui n'est qu'à cent pas du parc, et massacrer des fantassins épars.

Ce fut donc probablement un grand bonheur que l'on n'attaquât point le parc. Toutefois don Juan Van Halen y pénétra à cheval, suivi de quelques amis déterminés, moins pour faire une reconnais-

sance que pour inspirer de la confiance à ses compagnons d'armes. Des hommes du peuple, qui n'avaient point de fusils, portèrent l'audace jusqu'à aller remplir leurs sabots de l'eau du bassin qui est au milieu du parc. Ils rapportaient cette eau en triomphe comme un trophée ; mais plusieurs la rougirent de leur sang. Des volontaires s'élancèrent aussi dans cette enceinte, y plantèrent leurs drapeaux, et soutinrent long-temps le feu de l'ennemi. Mais les soldats étaient postés avec trop d'avantage, les uns dans les ravins, les autres dans de petites fosses qu'ils avaient creusées pour se mettre à couvert. Il fallut renoncer à cette manière de combattre.

Un autre plan fut conçu et exécuté, non par des chefs, mais par de simples bourgeois qui occupaient les bâtimens de la rue Royale, en face du parc. Ils imaginèrent de se frayer un chemin de maison en maison, en perçant les murs des greniers. Armés de pioches et de haches, ils s'avancèrent ainsi au-dessus de la tête des soldats jusqu'auprès de l'escalier de la bibliothèque. Cette manœuvre, peu remarquée

d'abord, et qui exigeait une rare persévérance, eut les suites les plus importantes le lendemain.

D'autres patriotes se glissaient de toit en toit, et de gouttière en gouttière vers le palais des états-généraux, et l'un d'eux alla détacher et enlever le drapeau orange arboré sur le fronton de cet édifice. Les troupes qui se trouvaient là (c'était une partie de la 10^e. division) montrèrent peu de courage, et encore moins de loyauté. Elles appelèrent des gens du peuple qui soutenaient la fusillade contre elles sur les derrières de l'édifice, leur demandèrent des vivres, offrirent de parlementer, et quand quatre hommes sans armes se furent avancés vers le palais, elles les saisirent, les firent prisonniers, et les emmenèrent le lendemain dans leur retraite.

Cette perfidie, des actes de cruauté, qui furent encore grossis en passant de bouche en bouche, et le mécontentement de voir se prolonger la lutte, commençaient à exaspérer le peuple. Le cri de trahison retentit plus d'une fois dans les rues. L'on arrêta nombre de personnes, et surtout des femmes qu'on accusait d'être

d'intelligence avec les soldats. Mais ceux entre les mains desquels étaient l'autorité, remédièrent autant que possible à ces excès inévitables dans une révolution. L'on faisait sortir de prison la nuit ceux que la foule avait arrêtés. De cette manière l'on conciliait les droits des individus avec la nécessité de ne point mécontenter les masses.

SOIRÉE ET NUIT DU 25 AU 26.

A tout prendre, cette journée avait été la moins chaude, le combat ayant commencé tard, et aucun engagement sérieux n'ayant eu lieu, excepté la reprise de l'hôtel de Belle-Vue. (Cependant 67 chariots de soldats blessés étaient sortis par la porte de Louvain ; terrible preuve de l'adresse des tirailleurs bourgeois.) Mais si l'on considère ce qui se passait à l'Hôtel-de-Ville, ce jour fut peut-être le plus admirable de tous. Une organisation régulière se complétait là sous le canon de l'ennemi. L'on assignait des logemens et des chefs aux braves qui étaient accourus du dehors ; l'on pourvoyait à tous les be-

soins de vivres et de munitions ; tout marchait comme par enchantement , et cependant le peuple était armé , et ceux qui le gouvernaient n'avaient d'autre titre que leurs bonnes intentions et l'estime générale.

Nous avons déjà parlé du dévouement et de la popularité de M. d'Hoogvorst. M. Rogier, chef des Liégeois, n'avait pas moins de zèle, et la multitude, qui le connaissait à son courage et au pouvoir de sa parole, professait pour lui un respect religieux. Autour de ces deux hommes se groupaient tous ceux dont le patriotisme avait le plus éclaté, et jamais autorité quelconque n'avait trouvé dans la nation belge plus d'obéissance et d'empressement.

Don Juan Van Halen de son côté se multipliait pour faire face à tous les devoirs d'un chef et d'un soldat. Le grand nombre savait à peine qu'il fût nommé commandant général ; on ne le connaissait point, et cette circonstance, jointe au désordre, lui avait déjà fait essayer tous les dégoûts inséparables du commandement d'un peuple qui se réveille. Le soir

il éprouva des inquiétudes nouvelles en voyant les postes se dégarnir. Les Wallons nouveaux venus étaient épuisés d'une marche ou plutôt d'une course de neuf à dix lieues ; les autres combattans avaient passé plusieurs jours sous les armes. Il n'y avait presque personne pour surveiller l'ennemi. Don Juan fit sentinelle lui-même à la place Royale ; de l'autre côté du parc , à la place de Louvain , il y avait un poste de six braves ; un ou deux volontaires restaient encore à la montagne du parc ; pendant toute la nuit ce petit nombre de gardes avancées trompa l'ennemi en répétant , sur des tons divers , le cri de : *Sentinelle , prenez-garde à vous !* Au jour naissant les citoyens reparurent en foule.

De nouveaux efforts furent faits cette nuit pour animer les troupes. On leur lut une proclamation qui promettait aux combattans les mêmes récompenses qu'après la bataille de Waterloo. L'on paraissait avoir le projet d'attaquer la place Royale avec toutes les forces disponibles , et d'employer le fer et le feu pour pénétrer dans la ville. Mais ni les soldats ni les officiers

ne sympathisaient plus avec des chefs dont l'entêtement opiniâtre leur avait déjà coûté si cher. Le cri : « L'on nous envoie à la boucherie , » était sur toutes les lèvres. Des militaires de la garde , qui occupaient la rue Ducale et les environs , se plaignaient amèrement de leur sort. Des officiers avaient ôté leurs épaulettes , s'apercevant que leur grade faisait diriger contre eux tous les coups. Si le prince Frédéric avait vu lui-même son armée , il est probable qu'il eût ordonné la retraite , mais il n'avait osé s'avancer que jusqu'au boulevard.

JOURNÉE DU 26.

C'était dimanche , et dès le matin l'on sonna la messe dans les églises comme de coutume. Malgré la présence de l'ennemi , l'on n'apercevait aucun symptôme d'alarmes. La fusillade , qui retentissait aux environs du parc , était encore peu animée. L'on restait des heures entières à l'affût dans les greniers et derrière les fenêtres à attendre l'occasion de tirer : mais tout coup portait.

La maison qui borde à gauche l'escalier de la bibliothèque, et qui fait face à l'hôtel de Belle-Vue, et à l'ancienne maison du comte de Bylandt, était celle qui pouvait encore gêner le plus les mouvemens des citoyens. Il y avait là des grenadiers dont le feu, s'il avait été bien dirigé, eût rendu difficile une attaque du parc par la place Royale. Mais ils paraissaient n'avoir encore d'autre ordre que celui de défendre l'escalier, et de tenir en respect tout ce qui se présenterait par la rue d'Isabelle. Se croyant dans un poste inexpugnable sur la plate-forme de cet escalier, tandis que leurs camarades occupaient les maisons d'alentour, ils furent bientôt stupéfaits d'entendre siffler des balles autour d'eux, et de voir tomber à leur côté leurs compagnons. C'étaient les bourgeois qui, depuis la veille, s'avançaient en perçant les murailles, et qui venaient enfin de s'introduire dans les greniers, au-dessus même de la tête des soldats. Leur entreprise était si périlleuse, que deux hommes seulement avaient persévéré dans le dessein d'attaquer par-là (l'un Bruxellois et artiste; l'autre de Namur;

ce dernier n'avait pour arme qu'une épée). Ils tuèrent d'abord le premier ennemi qui s'offrit à eux dans le haut de la maison. Puis, obligés de reculer à leur tour, ils reçurent des renforts, et se mirent à tirer par les fenêtres sur les grenadiers qui s'enfuirent. Alors ils plantèrent, en signe de triomphe, leur drapeau brabançon à la lucarne la plus élevée du poste qu'ils venaient de conquérir si merveilleusement. La maison, située vis-à-vis, fut aussitôt occupée par d'autres bourgeois qui montèrent par la rue d'Isabelle. Tout le côté de la rue Royale, qui fait face au parc, se trouva ainsi nettoyé d'ennemis, et plus tard il devint facile à l'artillerie des patriotes de s'avancer jusque sous l'hôtel de Belle-Vue, ce que des tirailleurs auraient pu aisément empêcher de ces deux maisons.

La fusillade s'échauffait pendant ce temps sur les autres points, et faisait plus de bruit que jamais, nombre de volontaires maladroits accourant pour tirer même sur les arbres du parc. Mais ces coups perdus ne laissaient pas que d'effrayer les troupes, qui avaient remarqué la veille et le matin

que l'on tirait juste. Les généraux sentirent qu'une attaque désespérée pouvait seule empêcher le découragement et peut-être la défection. Elle fut tentée. Les pelotons se formèrent derrière les arbres, sortirent brusquement du parc, et s'élancèrent vers cette place Royale, disputée déjà depuis trois jours. Ils étaient soutenus par quatre pièces de canon, et suivis de colonnes épaisses qui débouchaient par la rue Ducale et la place du Palais.

On s'était préparé à les recevoir : des milliers d'hommes se trouvaient sur la place Royale et dans les rues voisines, brûlant de combattre corps à corps, et poussant des cris de joie à la vue de l'ennemi qui s'avavançait au pas de course. Mais, en même temps que ces braves mettaient tant de confiance dans leur courage, ils comptaient aussi sur la coopération de leurs canonniers, auxquels ils avaient vu faire des prodiges les jours précédens, et cette idée put seule les décider à attendre avec la patience nécessaire ; quoiqu'indisciplinés et sans chefs pour la plupart, ils gardèrent ce sang-froid et montrèrent à leurs égaux cette obéis-

sance qui échappe si souvent à des soldats. Ils se tinrent à couvert, laissant manœuvrer librement l'artillerie. Celle-ci avait pris pour commandant, depuis la veille, un étranger déjà vieux, assez mal vêtu, vivant à Bruxelles du produit de son crayon, et qui avait d'abord donné, en simple spectateur, quelques conseils aux hommes qui manœuvraient les pièces. C'était un ancien officier supérieur de la garde de Napoléon, le général Mellinet. Retrouvant sous ses cheveux gris toute l'ardeur d'un jeune homme, il avait pris sur la foule armée un ascendant que sa conduite justifia. Au lieu de faire feu sur l'ennemi dès qu'il l'aperçut, il le laissa sortir du parc et venir dans la direction de la rue Royale. Alors seulement il démasqua ses canons, dont la mitraille enfilait les colonnes, et démontra immédiatement les quatre pièces des Hollandais. Ceux-ci reculèrent vers le parc. Aussitôt le canon avança, et porta la mort dans toute la longueur des allées. Les soldats de la garde se cachèrent alors dans leurs ravins, tandis que le gros de l'armée battait en retraite vers les palais et les bou-

levarts. Le général conduisit une pièce dans la cour de l'hôtel de Belle-Vue, d'où elle plongea dans les massifs d'arbres, et acheva de jeter la consternation parmi les vaincus.

Un succès si complet électrisa les nombreux spectateurs. De toutes parts on s'élança vers le parc. Ceux de Wavres, de Nivelles, de Tournai, de Binche, et une foule d'autres y pénétrèrent, mais en désordre. On prit des caissons et deux pièces d'artillerie. Mais, chose étonnante dans un moment de revers, la garde ne s'effraya point, et, profitant de l'avantage de son poste, elle força par un feu terrible les vainqueurs à reculer à leur tour. Les autres forces de l'ennemi se concentrèrent dans le palais et dans les maisons attenantes, d'où elles écartèrent à coups de fusils tout ce qui osa s'approcher. Le carnage fut grand de part et d'autre ; car il était impossible de contenir le peuple, et surtout les auxiliaires nouvellement venus du pays wallon et du voisinage, qui craignirent de ne pas avoir part à la victoire. Les chefs eux-mêmes, animés d'une ardeur téméraire, voulaient marcher à l'assaut des

palais. L'enthousiasme empêchait de se concerter. A chaque instant de petites troupes se jetaient sur le parc et sur les derrières du palais du roi, d'où elles revenaient aussitôt diminuées de trois quarts. Le désavantage était encore plus grand pour les bourgeois au milieu des postes de l'armée, que pour l'armée sur la place Royale.

Ce fut dans une de ces attaques furieuses que périt à côté de don Juan Van Halen le brave baron Fellner, son premier adjudant. Là, tomba aussi le dernier de quatre jeunes gens de Gosselies, dont le frère servait dans la garde, et qui se firent tous tuer ou blesser grièvement pour racheter la tache dont cette circonstance leur paraissait souiller leur nom. Là, fut blessé et laissé pour mort un médecin patriote, le docteur Feignaux, qui avait passé les quatre jours au combat, et les quatre nuits à côté des blessés ou des malades. Les mesures prises pour recueillir les noms des victimes et immortaliser leur mémoire, nous défendent d'essayer ici une énumération qui serait trop incomplète. Mais hâtons-nous de dire que ces hommes in-

trépides ne moururent pas sans être vengés. Le palais du roi porte encore les marques du canon qui enlevait les tirailleurs ennemis derrière leurs fenêtres, et qui, pointé avec une adresse étonnante, rasait la façade entière, à la hauteur précisément des soldats embusqués au deuxième étage. Les arbres mutilés du parc attestent aussi combien de balles sifflant à travers les massifs allèrent frapper les colonnes les plus reculées.

Des flammes éclairaient cette scène de carnage. Mais, quoique l'incendie eût été allumé par les citoyens, l'horreur en rejaillissait sur l'armée, envers laquelle on usait de représailles. En effet, pendant que l'on se battait ainsi au parc et dans les environs, les soldats qui étaient postés près de la porte de Schaerbeck, non-seulement n'avaient pu reprendre le milieu de la rue Royale, mais s'étaient même laissé chasser des maisons qu'ils occupaient par les tirailleurs du corps franc et par les volontaires de Louvain et de Leuze. Ils eurent recours à leurs obus pour incendier les postes qu'ils venaient de perdre. Seize maisons furent mises en feu : dans un plus

grand nombre on parvint à éteindre les flammes.

A l'aspect des nuages de fumée qui s'élevaient de ce côté de la ville, les patriotes poussèrent un cri unanime : Nous aussi nous les brûlerons ! Et aussitôt des hommes décidés, passant de toit en toit, allèrent embraser l'hôtel des finances, attendant au palais des états-généraux, et occupé par des militaires qui faisaient de là un feu meurtrier sur le peuple. Bientôt l'incendie les en chassa, et une grêle de balles atteignit ceux qui voulurent se réfugier dans le parc. Au lieu de déplorer l'embrasement d'un des beaux édifices de la ville, les citoyens s'en réjouissaient ; car ils ne songeaient qu'à la vengeance.

Le même moyen fut employé de l'autre côté du parc. Mais ce fut avec des boulets chauffés à rouge dans une forge que l'on mit le feu. La jambe de bois se chargea de cette opération, qui exigeait beaucoup d'adresse, parce que l'on ne voulait point encore brûler le palais même, mais seulement les écuries et la maison voisine (celle de M. Lusada), ce qui paraissait suffisant pour forcer l'ennemi à battre en retraite.

Il alla poster son canon à l'angle de la rue Verte, où il existe entre deux maisons un vide étroit qui donna passage à ses boulets. Il ne pouvait apercevoir de là aucun des deux bâtimens qu'on l'avait chargé d'incendier : cependant au bout de quelques minutes on les vit brûler tous les deux. Mais les écuries furent sauvées par les soldats : la maison, au contraire, devint la proie des flammes qui la consumèrent entièrement. (D'autres personnes disent que ce fut un ouvrier qui se chargea d'y mettre le feu : il est possible que les deux moyens aient été employés concurremment.)

Spectateur de ces désastres, qui devaient porter une atteinte si cruelle à l'honneur de son nom, le prince pleurait. Dites aux soldats de tenir ferme, cria-t-il de la porte de Louvain à ses aides de camp qui allaient au parc, les croix ne leur manqueront point. — « Mon prince, repartit un Français qui se trouvait là, si c'est la valeur que vous voulez récompenser, mettez vos croix dans vos canons, et envoyez-les aux Belges au lieu de mitraille. »

Tel était l'acharnement des bourgeois, qui brûlaient ainsi leur ville plutôt que d'y souffrir l'ennemi, que l'obscurité ne mit point un terme au combat ce dernier jour. La fusillade fut continuée à la lueur des flammes et dura jusqu'à deux heures de la nuit. Alors seulement on cessa de tirer, mais dans l'espoir de recommencer plus vivement le lendemain.

JOURNÉE DU 27.

Le prince avait calculé ses pertes et ses progrès. Ses pertes étaient de quatre mille deux cents hommes tués, blessés, prisonniers ou déserteurs ; quatre-vingts chariots de blessés étaient sortis par la route de Schaerbeek ; quatre cent vingt-cinq par celle de Louvain. Quant à ses progrès, il n'avait fait que perdre du terrain depuis le premier jour. Les bourgeois, d'abord peu nombreux, sans armes, sans munitions, sans chefs, avaient formé sous ses yeux une armée et un gouvernement. Encore un jour et la retraite allait lui être coupée :

il céda enfin, et donna l'ordre d'évacuer la ville.

Le départ se fit vers les quatre heures du matin, dans le plus grand silence et à l'insu des habitans. Les sentinelles furent abandonnées, de peur que leur disparition n'avertît les bourgeois de la fuite de l'armée. La cavalerie fut laissée à l'arrière-garde : elle avait peu souffert et n'était pas aussi démoralisée que les fantassins.

Ceux qui virent passer dans la campagne ces troupes vaincues furent frappés de leur abattement. Une division poussa des acclamations de joie en se voyant hors de l'enceinte de la ville et des faubourgs. D'autres gardaient un morne silence. La perte était tombée sur les plus braves. On assure que le magnifique premier bataillon des grenadiers de la garde, celui qui devait faire le service auprès du souverain dans les deux capitales, était réduit à deux cent trente-cinq hommes. Il manquait dans tout le corps près de la moitié des officiers. Un bataillon de la 10^e. afdeeling était réduit à rien. Cette division et la neuvième ne formaient plus que deux bataillons chacune à leur passage par Ma-

lines ; ce qui fait présumer que , pour cacher leurs pertes , on avait refondu les compagnies.

Le butin , que quelques pillards emportaient , s'élevait , dit-on , à une valeur considérable. Ils ne trouvèrent point à le vendre sur la route. Aucun Belge ne voulut acheter , même au prix le plus vil , les dépouilles de ses compatriotes.

Le sentiment que l'on éprouva dans la ville en apprenant cette retraite précipitée , fut un mélange de satisfaction et de dépit ; car , si l'on se réjouissait du triomphe , on était contrarié d'avoir perdu l'occasion de détruire entièrement ceux qui avaient envahi Bruxelles. Cependant ce peuple , si acharné contre l'ennemi , se montra dans ce moment même plein d'humanité pour les malheureuses sentinelles que l'on avait laissées autour du parc. L'on en trouva sept ou huit aux états-généraux , quatorze dans les écuries du palais du roi et onze dans les appartemens de la reine : ces pauvres gens s'étaient réfugiés là pour s'y cacher , et crurent leur perte inévitable quand ils se virent découverts. Dans la cour même du palais , où la

plupart d'entre eux venaient d'être pris, gissaient encore les cadavres de six bourgeois que leurs barbares compagnons avaient fusillés, et pourtant aucun d'eux ne perdit la vie, aucun ne reçut de mauvais traitement; on les déclara prisonniers de guerre.

Une de ces sentinelles sacrifiées par l'ennemi, était restée à la porte du palais du prince Frédéric; c'était un soldat de la 10^e. division; il ne se cacha point comme ses camarades; et, fidèle à sa consigne, après le départ de l'armée qui l'abandonnait, il continua sa faction. Contre toute apparence, ce trait de courage ne lui fut point fatal; on se contenta de le désarmer.

Ceux des bourgeois qui faute d'armes, d'adresse, de courage ou de patriotisme, n'avaient pu prendre une part active au combat, étaient les plus empressés en ce moment à venir voir le champ de bataille.

. *juvat ire et dorica castra
Desertosque videre locos littusque relictum.*

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était encore effroyable. Les maisons situées

entre la place Royale et le parc, criblées de balles et de boulets, semblaient près de s'écrouler sur la tête des spectateurs; les bornes massives de granit qui garnissent les deux côtés de ce passage, et que lient de grosses chaînes de fer, étaient les unes mutilées, les autres brisées en mille éclats; le grand balcon de pierre bleue de l'hôtel de Belle-Vue, entièrement fracassé, menaçait ruine; l'entrée du parc était méconnaissable; deux des groupes qui surmontent les grands piédestaux de l'entrée (à peu près comme aux Champs-Élysées et aux Tuileries), l'un avait été emporté par le canon, ainsi qu'un énorme pilier de granit qui soutenait la grille; les barreaux de fer, déchirés par la mitraille à des hauteurs inégales, n'offraient plus que des tronçons, les uns debout, les autres renversés; un grand arbre était tombé en travers de l'avenue; il y en avait une foule de percés de part en part, de lacérés, de chancelans; çà et là l'on reconnaissait les débris de ce qui avait été une statue, et qui n'était plus qu'un amas de morceaux de marbre; quelques cadavres gisaient encore dans les allées. On voyait

sur la droite un bras et des lambeaux d'habits sortir d'une immense fosse mal recouverte. Mais ce qu'il y avait de plus terrible , c'était le sang répandu sur la terre , qui y formait de grandes taches noires déjà couvertes par des milliers de mouches.

Quand ceux qui la veille avaient couru à l'attaque du parc descendirent dans les ravins , virent la force réelle de ce poste , les chemins et les retranchemens que les soldats y avaient pratiqués , ils se demandèrent avec surprise comment ils avaient pu forcer à la retraite des hommes placés là. L'on comprenait tous les avantages que la possession de presque tout le haut de la ville et des palais avait donnés aux troupes ; l'on s'étonnait d'avoir réussi à faire résistance ; on se félicitait presque de n'avoir pas d'abord reconnu de chef , puisque la témérité aveugle avait seule pu engager un faible nombre d'hommes à tenir ferme contre une armée maîtresse de pareilles positions , et soutenue par tant d'artillerie.

Des reconnaissances , faites dans les environs , prouvèrent que les troupes se re-

tiraient sur Malines et Anvers. Ainsi était complètement terminée l'expédition entreprise contre les patriotes, et dont eux-mêmes avaient cru le succès certain. Le courage du peuple et le nom magique de liberté avaient triomphé du nombre et de l'armée; désormais ce n'était plus que de l'amour des Belges qu'un gouvernement pouvait attendre sa force, et, quel que fût l'avenir réservé à la nation, l'issue glorieuse de la lutte qu'elle venait de soutenir rendait son honneur impérissable.

Les militaires s'étaient-ils bien battus? c'est une question sur laquelle les hommes du métier nous ont tous répondu affirmativement. Oui, les soldats avaient montré du courage, autant du moins qu'en peut montrer un soldat dans l'intérieur d'une ville; mais les citoyens avaient fait des prodiges. Nous avons entendu des officiers au service de France déplorer, pendant le combat, le sort de la garde royale qui restait à son poste sous le feu des bourgeois, et qui se laissait tuer sans espérance de vaincre. Dans leur surprise, ces officiers accusaient l'impéritie des généraux hollandais, ne pouvant se résoudre à croire que

de braves soldats eussent été vaincus par le peuple si on les eût bien conduits. Cependant, après ce que nous avons dit de l'ensemble des manœuvres de l'armée, il semble que le plan de ses chefs fut assez bien combiné.

Nous ne nous arrêterons pas sur les traces de violence et de brutalité que quelques corps laissaient après eux, et qui excitèrent au plus haut degré la fureur du peuple. On trouvera, à la fin de ce récit, quelques-unes des accusations les plus précises insérées à ce sujet dans les journaux. Ce n'est pas le lendemain d'un combat que l'on peut juger avec sang-froid les torts de l'ennemi, surtout lorsqu'au ressentiment de l'offense se joint une rivalité nationale ; mais le lecteur fera de lui-même les distinctions que l'impartialité réclame.

Quand la foule se fut avancée jusqu'au boulevard, et qu'elle vit les maisons qui fumaient encore, l'exaspération fut portée à son comble. L'artillerie de l'armée avait surtout criblé de biscayens et de boulets les petites maisons de la rue de Schaerbeck. De pauvres gens qui habitaient de ce côté montraient l'endroit d'où les coups

étaient partis. Ils désignaient aussi la maison d'où les tirailleurs de la neuvième afdeeling leur avaient fait le plus de mal. C'était l'immense hôtel des MM. Meeus, dont la construction avait coûté plus de 300,000 francs, somme énorme pour Bruxelles, où l'on bâtit à fort bon marché. A mesure que l'on racontait aux groupes comment les soldats étaient entrés là, y avaient pris poste, et s'en étaient fait comme une citadelle, des cris de mécontentement, et le mot fatal de trahison, circulaient de bouche en bouche. Quelqu'un vint dire que les soldats hollandais avaient trouvé chez MM. Meeus des fusils et des munitions. Aussitôt la foule s'élance, brise les portes, saccage l'intérieur de l'édifice, et finit par y mettre le feu.

Des raisons d'intérêt public nous portent ici à entrer dans quelques détails. L'exemple de cette injuste dévastation ne saurait être trop vivement représenté à une époque féconde en mouvemens populaires. Le peuple de Bruxelles s'était montré héroïque, humain, généreux envers ses ennemis, et voilà qu'il pille sans

aucun motif la demeure d'un de ses meilleurs concitoyens ; funeste leçon , mais qui du moins peut être utile pour l'avenir.

Meeus est un traître ! Voilà le cri que la bourgeoisie répéta d'après les pillards. Ce reproche s'adressait à l'aîné des deux frères dont l'on dévastait la propriété. Il n'y a sorte d'imputation qui ne trouvât cours contre un homme jusqu'alors universellement estimé. Les journaux même semblèrent approuver la soi-disant vengeance du peuple. Voici ce qu'on lit à cet égard dans une brochure publiée peu après :

« En vérité , il faut excuser cette vengeance populaire quand on en considère la cause. Le banquier Meeus faisait partie de la commission de sûreté ; il était trésorier de la garde bourgeoise , il en commandait une section ; et son nom figure avec d'autres qu'il faut taire sur la lettre qui offrait au prince Frédéric les portes de la ville. A côté de cette vengeance du peuple, si prompté , si terrible quand il y a flagrant délit , ne faut-il pas admirer sa modération dans le doute. M. Weemaels est accusé d'entretenir des intelligences cou-

pables avec l'ennemi ; deux lettres adressées au prince Frédéric sont trouvées, dit-on , sur une personne de sa famille ; on l'arrêta , mais lui , sa famille , sa maison , sont respectés jusqu'à éclaircissement. »

Cette condescendance condamnable à excuser des excès odieux pouvait mener loin. On citait d'autres riches , d'autres prétendus partisans du roi. Il fallut envoyer des détachemens armés pour garder une fabrique.

Pendant deux jours entiers la populace colporta dans les rues l'huile qui remplissait quatre citernes dans la maison pillée , et la vue de ces femmes déguenillées, emportant leur proie de rue en rue , semblait souiller la victoire.

Qu'arriva-t-il cependant quand l'on examina de sang-froid la conduite de l'homme dont les biens avaient été donnés en curée à la populace ? Ici nous emprunterons le langage du *Courrier des Pays-Bas* :

« D'après des renseignemens que nous avons recueillis , les armes que M. Meeus était accusé d'avoir régnies chez lui , et

qui, dans le fait, se trouvaient par ses soins déposées au corps-de-garde de la rue de Schaerbeck, n'étaient que 60 à 80 fusils rachetés par lui dans les premiers jours de notre révolution, des mains de ceux qui les avaient pris aux soldats dans la nuit du 25 août. Ces fusils n'étaient nullement destinés à nos ennemis; et le bruit qui s'était répandu d'une connivence entre M. Meeus et les troupes hollandaises est dénué de tout fondement, puisque ce banquier avait quitté son domicile avec sa famille dès l'entrée des troupes. Celles-ci ont pris sa maison, abandonnée par le propriétaire, et s'y sont logées de force. Les soldats y ont même tué deux domestiques qui y étaient demeurés pour la garde de la maison. »

Mais c'est peu que celui que l'on avait désigné comme un traître fût innocent : l'on va voir (toujours d'après le *Courrier*) combien sa conduite mérita d'estime :

Extrait d'une lettre de M. Ferdinand Meeus, datée de Mons, 1^{er} octobre 1830.

« Échappé par le plus grand des hasards, avec ma femme et nos cinq enfans,

à la fureur des soldats qui m'avaient cherché pour me fusiller, cerné par eux dès les premiers instans et sachant qu'ils avaient pillé ma maison, j'étais enfin parvenu dimanche matin à sauver de Bruxelles ma malheureuse famille, dans la crainte que nous ne fussions les victimes des troupes dans leur retraite. J'étais près de Louvain lorsque j'appris avec certitude cette retraite, et déjà je me disposais à retourner dans notre illustre Bruxelles, lorsqu'on m'informa que le peuple, sur des bruits vagues (que nos sentimens et mon amour pour notre pays, dont j'ai donné des preuves, auraient dû étouffer dès leur naissance) avaient incendié ma propriété; cette action eut sans doute son principe dans l'intention de rendre chaque maison de Bruxelles inabordable à l'ennemi, en vouant à la destruction celle que sa présence avait souillée, et je cesse de m'en plaindre pour ne former que des vœux pour l'affranchissement de notre patrie.

» Les lignes écrites à un frère peuvent être lues de tous.

» L'honnête homme n'a rien de plus à désirer que la connaissance de la vérité.

» Dans l'âme de nous tous, membres de la même famille, qui avons souffert les mêmes malheurs, il ne reste de regrets que ceux de ne plus être à même, pendant quelque temps, de donner du pain à tant de personnes que nous faisons vivre.

» Depuis 78 ans nous répandons de l'argent dans la classe ouvrière par notre fabrique de dentelle (Meeus Vanderborcht).

» Depuis 10 ans M. Ferdinand Meeus répand sa fortune parmi les ouvriers, et la fixe dans Bruxelles par ses constructions et ses fabriques.

» Personne plus que nous ne désire la liberté de notre patrie, pour laquelle nous avons toujours été et serons toujours prêts à faire les plus grands sacrifices.

» MEEUS-VANDERMAELEN. »

Le gouvernement provisoire, comité central, autorise sur sa demande, M. Meeus-Vandermaelen à faire publier et afficher l'adresse ci-dessus. Il saisit cette occasion pour recommander à tous les citoyens le maintien de l'ordre public et de la tranquillité. Quand un peuple a combattu si vaillamment contre les ennemis du de-

hors, il doit respecter et faire respecter au dedans les personnes et les propriétés.

Bruxelles, 2 octobre 1830.

DE POTTER, CH. ROGIER, SYLVAIN VAN DE WEYER, FÉLIX DE MÉRODE.

Pour copie conforme : *le secrétaire* VANDERLINDEN.

Il paraît, par la lettre M. Meeus, qu'il regrette moins sa propriété qu'il n'est affecté d'avoir été mal jugé.

C'est un noble trait de civisme à ajouter à ceux que fournit notre glorieuse révolution. Il se confirme aussi que les premiers crimes de nos barbares ennemis ont été commis chez M. Meeus. Un estimable courtier d'huile, M. F. Broeckkaert, qui était là en bon et loyal employé de la maison, et un domestique nommé Gérard, ont été massacrés tout au matin, le 24 ; leurs cadavres, qui avaient été à demi enterrés dans le jardin, ont offert des traces de barbarie, tels qu'on ne peut pas les décrire. Les soldats qui les ont tués avaient fait feu dans la cuisine de M. Ferd. Meeus, sur les femmes qui s'y trouvaient, une d'elles a

reçu une balle près du coude , deux autres ont été blessées en se sauvant.

Ce n'est pas ainsi , il faut en convenir , qu'ils seraient entrés chez leur partisan.

M. Meeus Vandermaelen , qui avait partagé les pertes de ce frère qu'il justifiait si noblement , prit quelques jours après dans sa maison de campagne , la seule qui lui restât , douze blessés qu'il fit soigner à ses frais jusqu'à leur complète guérison. L'on aime à citer de pareils traits.

Heureusement cette erreur populaire fut la seule qui vint attrister le triomphe des patriotes. Le gouvernement provisoire , qui s'était complété dès la veille , établit l'ordre partout. Nous donnerons ici les deux proclamations qui annoncèrent , l'une sa création primitive (le 24) , l'autre sa réorganisation (le 25).

« PROCLAMATION. — N^o. 1^{er}.

» Depuis deux jours Bruxelles est dépourvue de toute espèce d'autorité constituée , l'énergie et la loyauté populaire en ont tenu lieu ; mais tous les bons citoyens comprennent que cet état de choses ne peut durer sans compromettre la ville et

le triomphe d'une cause dont le succès dès hier est assuré.

» Des citoyens, guidés par le seul amour du pays, ont accepté provisoirement un pouvoir qu'ils sont prêts à remettre en des mains plus dignes, aussitôt que les élémens d'une autorité nouvelle seront réunis. Ces citoyens sont :

» MM. le baron Vanderlinden d'Hoogvorst, de Bruxelles; Ch. Rogier, avocat, de Liège; et Joly, ancien officier du génie.

» Ils ont pour secrétaires, MM. de Coppin et de Vanderlinden, de Bruxelles.

» Bruxelles, le 24 septembre 1830.»

« PROCLAMATION. — N^o. 2.

» GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

» Vu l'absence de toute autorité, tant à Bruxelles que dans la plupart des villes et communes de la Belgique;

» Considérant que, dans les circonstances actuelles, un centre général d'opérations est le seul moyen de vaincre nos ennemis et de faire triompher le peuple belge;

» Le gouvernement provisoire demeure constitué de la manière suivante :

» MM. le baron Vanderlinden d'Hoogvorst; Ch. Rogier, avocat à la cour de Liège; le comte Félix de Mérode; Gendebien, avocat à la cour de Bruxelles; Sylvain Van de Weyer, *idem*; Jolly, ancien officier du génie; Joseph Vanderlinden, trésorier; J. Nicolay, avocat; et de F. Coppin, secrétaires. »

Une autorité, qui se constituait ainsi par le droit de la nécessité, devait se légitimer en satisfaisant aux besoins du moment avec une merveillesse promptitude. C'est ce que fit d'abord le gouvernement provisoire. On en jugera par les actes qu'il publia dès le premier jour de la délivrance de la ville, et dont quelques-uns avaient été arrêtés la veille, tandis que l'ennemi menaçait encore de l'incendier.

« PROCLAMATION.

« VICTOIRE! VICTOIRE!

» Le gouvernement provisoire porte à la connaissance du brave peuple belge que

les Hollandais ont cédé aux efforts des généreuses populations qui ont combattu avec un courage digne de leur antique réputation.

» Braves Belges, ce n'est pas assez d'avoir vaincu vos ennemis dans Bruxelles, il faut consolider votre victoire en organisant les moyens de combattre au dehors.

» En conséquence, tous les volontaires de toutes les villes et communes du royaume se rendront à onze heures autour du parc, où ils recevront une organisation provisoire par compagnies et bataillons.

» Fait à Bruxelles, le 27 septembre 1830.

» **BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST**; **CH. ROGIER**, avocat à la cour de Liège; le comte **FÉLIX DE MÉRODE**, **GENDERBEN**, avocat à la cour de Bruxelles; **SYLVAIN VAN DE WYER**, *idem*; **JOLLY**, ancien officier du génie; **J. VANDERLINDEN**, trésorier; **BARON P. DE GORPEN**, secrétaire; **J. NICOLAY**, secrétaire, avocat à la cour de Bruxelles. »

« BULLETIN

» *Du quartier-général, le 27 septembre 1830, à 5 heures et demie du matin.*

» A messieurs les membres du gouvernement provisoire.

» Messieurs, l'ennemi, dont sans doute la chaude journée d'hier a complété le déplorable état de démoralisation, a senti l'impossibilité d'une plus longue résistance et vient d'abandonner nos murs. L'héroïque Bruxelles est libre. Le parc et toutes les portes de la ville sont occupés par nos braves. Le major Palmaert, mon premier adjudant, est nommé gouverneur des palais.

» Les faits remarquables qui ont signalé cette journée sont si nombreux, et nos occupations en ce moment si multipliées, malgré la coopération des généreux amis et des officiers distingués qui m'entourent, que je me vois pour l'instant dans l'impossibilité de vous donner tous les détails nécessaires sur ce glorieux événement. Dès que j'en aurai le loisir, l'un de mes premiers soins, comme de mes devoirs les plus chers, sera de vous faire connaître

les services rendus par tant de généreux citoyens, dont plusieurs ont payé de leur sang cette mémorable victoire. Une des pertes les plus sensibles pour moi est celle de mon adjudant, baron Fellner, qui a péri en conduisant, l'épée à la main, un de nos détachemens, à l'attaque du fond de la Madelaine, position si dangereuse et si long-temps disputée.

» Une revue générale de nos forces actives aura lieu demain.

» Bruxelles, le 27 septembre 1830.

» Le commandant en chef,

» JUAN VAN HALEN. »

« LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

» Vu la requête présentée par MM. Engler, Messel-Blissett, Matthieu et Moeremans, Rahlenbeek, Michiels et autres négocians recommandables de Bruxelles, sur l'impossibilité où se trouve le commerce d'encaisser aucun effet et de remplir les formalités exigées par la loi en cas de non paiement à leur échéance ;

» Reconnaissant l'urgence des mesures réclamées par le commerce, dans les circonstances actuelles ;

» Proroge de 25 jours l'échéance de tous les effets de commerce sur la place de Bruxelles, créés antérieurement à la date de ce jour.

» La présente ordonnance sera exécutoire à partir du 28 du présent mois de septembre jusqu'à révocation ultérieure.

» Bruxelles, le 26 septembre 1830.

» (*Suivent les mêmes signatures*). »

« BRAVES MILITAIRES BELGES !

» Depuis trop long-temps vous êtes sacrifiés à la jalousie des Hollandais, qui, non contents de s'emparer de tous les grades, saisissent toutes les occasions de vous humilier, de vous maltraiter. Le régime odieux de partialité et d'injustices de toute espèce, qu'ils ont fait peser sur la Belgique, ne vous a que trop long-temps opprimés. Braves soldats, le moment est venu de délivrer notre patrie du joug que fait peser sur nous cette nation dégénérée. Ils ont donné eux-mêmes le signal de la séparation. Le sang belge a coulé, il coule encore, par les ordres de celui qui a reçu vos sermens ; cette effusion d'un sang généreux a rompu tous liens ; les Belges

sont déliés comme nous les déliions de tout serment.

» *Que tous les Hollandais qui sont dans vos rangs en sortent et rentrent dans leurs foyers ; la nation belge est assez forte et trop généreuse pour user de représailles.*

» Braves soldats, continuez de vous ranger sous nos drapeaux, le nom de Belge ne sera plus un motif d'injustice, il deviendra un titre de gloire!

» *(Suivent les mêmes signatures).*

» Bruxelles, le 26 septembre 1830. »

« AU PEUPLE BELGE.

» Vous venez de remporter une belle victoire : cette gloire restera pure. Il n'y a que vos ennemis et ceux de la patrie qui poussent aux excès, excitent au pillage ou s'y livrent eux-mêmes pour s'enrichir ignominieusement ou favoriser une nouvelle attaque. Le gouvernement provisoire aura les yeux sur eux. Il compte sur le peuple de Bruxelles pour les contenir et les châtier.

» *(Suivent les mêmes signatures).*

» Bruxelles, le 27 septembre 1830. »

« AVIS DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE,

» Tous les braves citoyens qui ont enlevé des armes à l'ennemi pourront les rapporter à l'Hôtel-de-Ville, ils en seront payés au comptant. Ces armes seront destinées à l'armée qui s'organise.

» Bruxelles, 27 septembre 1830.

» (*Suivent les mêmes signatures.*) »

Les deux circulaires suivantes ont été adressées à MM. les directeurs des postes de la Belgique.

« Monsieur le directeur, j'ai l'honneur de vous prévenir que les communications se rétablissant, le service des postes continuera à se faire régulièrement. En conséquence, vous êtes invité à contribuer, autant qu'il est en votre pouvoir, à rétablir les relations que nos événemens auraient pu interrompre.

» Des personnes de plusieurs villes, arrivées aujourd'hui, se sont plaint de l'irrégularité avec laquelle s'est faite la remise des lettres dans ces derniers temps. Plusieurs ont même assuré n'en avoir pas reçues depuis le commencement de notre

glorieuse révolution, quoiqu'elles aient acquis la certitude qu'on leur avait écrit. De semblables faits ne peuvent plus se renouveler sous le règne de la légalité et de la loyauté. On sévira sévèrement contre les auteurs d'une si coupable condescendance. A l'avenir le service des postes ne pourra plus être l'objet des plaintes du public.

» J'ai l'honneur de vous saluer sincèrement.

» *Le délégué du gouvernement provisoire
près les postes,* LOUIS BRONNE.

» Bruxelles, 27 septembre 1830. »

D'autres actes, qui parurent les jours suivans, complétèrent le système d'administration. Nous les réunirons ici pour achever d'indiquer la marche prise par le gouvernement.

« GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA BELGIQUE.

» Au nom du gouvernement provisoire qui m'a confié l'administration provisoire des prisons et établissemens de bienfaisance, j'ai l'honneur d'inviter messieurs les maîtres des pauvres des différentes

sections et paroisses de la ville, à vouloir bien se rendre, vendredi prochain 1^{er} octobre, à midi, à l'hôtel du gouvernement provincial, rue du Chêne, pour aviser, en réunion générale et de commun accord, aux moyens les plus propres à secourir, dans les circonstances actuelles, les classes indigentes et les ouvriers, pères de famille sans travail, afin de prévenir, par des mesures opportunes, que les nécessiteux ne se livrent à la mendicité et n'en contractent l'habitude à défaut de répression.

» Toute autre personne qui aurait des vues utiles à communiquer à cet égard, sera également accueillie avec plaisir à ce comité philanthropique.

» Bruxelles, le 29 septembre 1830.

» L'administrateur provisoire des prisons et établissemens de bienfaisance,

» CH. SOUDAIN DE NIEDERWERTH. »

« QUARTIER-GÉNÉRAL.

» ORDRE DU JOUR DU 29 SEPTEMBRE 1830.

» Le tocsin, sonné par la grosse cloche de la cathédrale et la générale qui sera

battue dans la matinée, seront le signal d'un rendez-vous pour tous les hommes en armes qui se trouvent maintenant à Bruxelles. Les sections sont également priées de se rendre sur la place devant les palais, où aura lieu une réunion générale, à l'effet de prendre les dispositions pour une grande revue.

» *Le commandant en chef des forces actives de la Belgique*, JUAN VAN HALEN. »

AVIS.

« Le gouvernement provisoire informe que le comité des vivres, ainsi que les magasins, sont établis à l'ancien local des finances, rue Salazar, près le Kantersteen, et qu'à dater de demain toute distribution et réception pour l'armée y auront lieu.

» Bruxelles, le 28 septembre 1830. »

AVIS.

« La commission chargée de la surveillance et de la direction des hôpitaux et ambulances a l'honneur d'informer le public que les dons offerts par la bienfaisance publique, pour le service des braves

qui ont été blessés dans les glorieuses journées des 23, 24, 25, 26 et 27 septembre, seront reçus à l'hôtel du gouvernement, rue du Chêne, bureau n°. 3.

» Pour la commission,

» *Le médecin en chef*, J.-F. VLEMINCKX.

» Bruxelles, ce 29 septembre 1830. »

AVIS.

« La commission chargée de la surveillance et de la direction des hôpitaux et ambulances, invite tous les chefs de ces établissemens, ainsi que les propriétaires des maisons qui ont bien voulu recueillir les généreux défenseurs de nos libertés blessés dans les mémorables journées des 23, 24, 25, 26 et 27 septembre, à se faire connaître au plus tôt à ladite commission, hôtel du gouvernement, rue du Chêne, n°. 3, pour qu'elle puisse prendre des mesures promptes et efficaces que l'état de ces braves ainsi que celui de leurs familles pourraient réclamer.

» *Pour la commission*, le médecin en chef, J.-F. VLEMINCKX.

» Bruxelles, le 29 septembre 1830. »

« BRAVES BRUXELLOIS !

» L'ennemi a été repoussé loin de nos murs, leurs cohortes régulières n'ont pu résister à votre héroïque courage ; mais, pour jouir paisiblement des fruits de la victoire, il importe qu'une garde urbaine soit organisée définitivement pour le maintien de l'ordre public, soin que ne peuvent plus prendre sur elles les colonnes mobiles qui marchent sur l'ennemi ; en conséquence, nous avons jugé nécessaire de prendre les mesures suivantes :

» La garde urbaine sera composée de tous les habitants en état de porter les armes, depuis l'âge de 18 jusqu'à 50 ans.

» La solde des ouvriers sera de 75 cents par jour, quand, par le tour de rôle, ils seront appelés à être de garde.

» Messieurs les chefs de sections sont invités à faire immédiatement le recensement de toutes les personnes appelées par leur âge à faire partie de la garde, en indiquant celles dont la solde devra être payée lorsqu'elles seront de service.

» *Le comm. en chef de la garde urbaine,*

» **BARON VANDERLINDEN D'HOOGVORST.**

» Bruxelles, le 28 septembre 1830. »

« Le gouvernement provisoire de la Belgique,

» Un de nos meilleurs citoyens, M. de Potter, que le vœu national rappelait à grands cris depuis le commencement de notre glorieuse révolution, est rentré dans nos murs. Le gouvernement provisoire s'est empressé de se l'adjoindre. En conséquence, à partir du 28 septembre 1830, M. de Potter fera partie du gouvernement provisoire.

» Bruxelles, le 28 septembre 1830.

» VANDERLINDEN D'HOOGVORST, CH. ROGIER,
FÉLIX DE MÉRÔDE, GENDEBIEN, SYLVAIN
VAN DE WEYER, JOLLY, J. VANDERLINDEN,
F. DE COPPIN, J. NICOLAY. »

Cette dernière pièce demande quelques explications. M. de Potter, parti de Paris le 18, s'était arrêté à Lille auprès de sa mère. De là il vint à Valenciennes, puis à Bruxelles, où il fit son entrée le lundi 27, vers le soir. Il fut conduit en triomphe à l'Hôtel-de-Ville par une foule immense qui le saluait des plus vives acclamations, et reçu par les membres du gouvernement provisoire comme le principal auteur de

la révolution. Le lendemain, il adressa au peuple la proclamation suivante :

« MES CHERS CONCITOYENS,

» Me voici au milieu de vous. L'accueil que vous m'avez fait m'a vivement ému ; il ne sortira jamais de ma mémoire. Je ferai tout pour me rendre digne de vous et de la patrie.

» Brave peuple belge, vous avez glorieusement vaincu : sachez profiter de la victoire. Vos lâches ennemis sont dans la stupeur. Ne perdons pas un instant : que tous les citoyens se groupent autour du gouvernement populaire qui est votre ouvrage : de leur côté, n'en doutons pas, les incendiaires que vous venez de chasser si ignominieusement de votre capitale, préparent de nouveaux crimes.

» Plus d'hésitation, plus de ménagemens ! Il faut éloigner à jamais de nos foyers les assassins qui y ont porté le fer et le feu, le viol et le carnage. Il faut sauver nos mères, nos femmes, nos enfans, nos propriétés. Il faut vivre libres, ou nous ensevelir tous sous des monceaux de cendres.

» Soyons unis , mes chers concitoyens , et nous serons invincibles. Conservons l'ordre parmi nous ; il nous est indispensable pour conserver notre indépendance.

» Liberté pour tous ! Egalité de tous devant le pouvoir suprême , la nation ; devant sa volonté , la loi ! Vous avez écrasé le despotisme ; par votre confiance dans le pouvoir que vous avez créé , vous saurez vous tenir en garde contre l'anarchie et ses funestes suites. Les Belges ne doivent faire trembler que leurs ennemis.

» Peuple ! ce que nous sommes , nous le sommes *par vous* : ce que nous ferons , nous le ferons *pour vous*.

» Bruxelles, le 28 septembre 1830.

» DE POTTER. »

Le même jour , dès le matin , M. de Potter se transporta aux magasins de M. Ferdinand Meeus , que des gens du peuple voulaient piller , et il sut contenir ces furieux en leur annonçant que les marchandises de M. Meeus étaient devenues propriété publique. Il n'y eut personne qui ne lui sût bon gré de cette ruse adroite , et l'on prévint avec joie qu'il emploierait

sa prodigieuse influence à prévenir ou à réprimer les excès que l'on pouvait encore craindre.

Il serait trop long de donner des détails ultérieurs sur la route que suivit depuis lors la nouvelle administration, puisque l'on ne sait pas encore bien où cette route conduira. Il suffit d'avoir vu que la victoire du peuple sur les soldats fut suivie du rétablissement de l'ordre. Depuis ce moment l'on ne fait que préparer une constitution libre, dont un congrès national sera l'arbitre, et qu'il n'entre pas dans notre sujet d'examiner.

Mais la victoire de Bruxelles n'eût pas été complète si elle n'avait retenti que dans les alentours de cette capitale. Convenue à La Haye et dans toute la Belgique, elle sanctionna immédiatement le principe de la liberté des Belges. Nous allons voir quelles furent, sous ce rapport, ses premières conséquences.

Les villes d'Ath et de Mons, situées à sept et à dix lieues de Bruxelles, sont toutes deux fortifiées avec soin, bien approvisionnées d'armes et de munitions, et commandent sur tout le pays d'alentour.

Le gouvernement du roi y avait envoyé de nouvelles troupes , et , ne se fiant pas aux officiers belges , il les avait voulu remplacer par des Hollandais. Mais aussitôt que les événemens de la capitale furent connus dans ces deux villes , les bourgeois et les soldats s'entendirent pour arborer les couleurs patriotiques , et les officiers supérieurs hollandais furent faits prisonniers. Des transports de fusils , de canons , de poudre , etc. , se dirigèrent immédiatement de là sur Bruxelles , et firent face aux besoins que l'on éprouvait en ce genre.

En même temps on apprenait que des troubles avaient éclaté dans les Flandres , et cette nouvelle ne parut pas moins importante que la première , à cause de l'influence qu'elle devait avoir sur Gand et sur Anvers , villes qui le disputent en importance à Bruxelles elle-même. Voici en quels termes on raconta ce qui s'était passé.

« On mande de Bruges que dans la journée du 26 il y a eu des rassemblemens de petits garçons , et ensuite de gens d'un âge plus avancé , parcourant les rues avec des drapeaux tricolores en présence des trou-

pes et sans commettre le moindre désordre; mais vers six heures du soir, lorsque l'attroupement passa devant la grande garde, celle-ci s'en offensa et fit feu sur les bourgeois sans distinction; il y eut nombre de tués et de blessés; ce qui rétablit en apparence la tranquillité; la nuit se passa dans la consternation. Les patrouilles armées parcoururent les rues. Le 27 au matin toute la ville était de nouveau en mouvement, et tout annonçait qu'on opposerait la force à la force, et qu'on tirerait vengeance des citoyens tués.

» A 7 heures les autorités militaires résolurent d'évacuer la ville avec la troupe, ce qui eut lieu à 8 heures. A peine eurent-ils quitté la ville, que les citoyens bien pensans se réunirent avec la rapidité de l'éclair, et le drapeau fut arboré à la tour de la Halle, en présence de presque toute la population et au son des cloches et des acclamations générales. A ce signe de ralliement tous les citoyens ont pris la cocarde tricolore,

» Les personnes détenues, comme ayant pris part au pillage de la maison de M. Sandelin, ont été mises en liberté, de même

que les soldats détenus pour délits militaires et désertion. La garde urbaine est organisée et tous les postes sont occupés.

» La plus parfaite harmonie règne parmi les bourgeois de toutes classes. On dit que les troupes qui ont quitté la ville n'ont pu entrer à Ostende, attendu que cette ville se trouve au pouvoir des bourgeois. »

Cette dernière assertion n'était pas tout-à-fait exacte : mais les bourgeois d'Ostende, d'accord avec les militaires belges, avaient fait sortir de leur ville tous les Hollandais qui se trouvaient dans la garnison. Par cette mesure le gouvernement provisoire ne tarda pas à se trouver maître d'une forteresse aussi importante, dont les approvisionnemens étaient immenses. Furnes, Ypres et Menin suivirent peu après cet exemple : partout les soldats Belges s'empressaient d'arborer eux-mêmes les couleurs de leur pays.

» Les affaires prenaient une tournure également favorable aux patriotes du côté du Limbourg et du pays de Liège. La ville de Tirlemont surtout se distingua par un courage à toute épreuve, et la conduite de ses habitans, dans les combats

qu'ils eurent à soutenir, mérite un récit détaillé. Nous allons copier les rapports officiels.

« QUARTIER-GÉNÉRAL.

« Rapport de ce qui s'est passé à Tirlemont du jeudi 23 septembre au mercredi 29.

« Tirlemont, jusqu'au jeudi 23, n'avait vu encore aucun militaire dans ses murs. La ville était toujours tranquille, mais les têtes se montaient peu à peu. Jeudi matin, vers cinq heures, deux mille hommes avec quatre pièces de canon traversèrent la ville. Ils étaient passés si tranquillement qu'à peine une vingtaine de personnes les avait vus. Ils allèrent attaquer Louvain. Quelques jeunes gens de Tirlemont les suivirent à cheval, curieux de savoir les mouvemens qu'ils allaient faire. Ils s'approchèrent tellement des dragons, que ceux-ci firent feu sur eux. Un jeune homme eut son cheval tué sous lui.

» Vers cinq heures du soir arrivèrent à l'Hôtel-de-Ville un quartier-maître et deux hommes pour faire préparer les billets de logement pour ces bataillons que Louvain

avait repoussés. Le bourgmestre, sans doute content de leur arrivée, se préparait à leur faire donner des billets, lorsque quelques jeunes gens entrèrent à l'Hôtel-de-Ville, et firent entendre, malgré le bourgmestre, que nous ne pouvions loger et que nous ne logerions pas des militaires qui s'étaient battus contre nos frères. Des parlementaires furent envoyés au général Everts pour le prier de faire le tour de la ville, ce qu'on ne put obtenir de lui. Certains alors que les troupes voulaient venir loger à Tirlemont, nos braves ont barricadé la porte et se sont portés sur les boulevarts pour les attendre de pied ferme. Ils disaient qu'ils voulaient leur donner à souper avant de les loger.

» Vers sept heures nos tirailleurs attaquèrent les troupes, et à huit heures et demie tout était fini. Nous fîmes soixante-quatre prisonniers avec armes et bagages. Les troupes étaient repliées sur Vissenaeken, d'où elles ont regagné Saint-Trond.

» Depuis ce jour nous eûmes quelques alertes. La générale et le tocsin appelaient tout le monde aux armes.

» Nous plaçâmes des vedettes à une lieue

et demie de Tirlemont, sur la route de Saint-Trond. Dans la nuit du lundi au mardi nous apprîmes, par une lettre de Saint-Trond, qu'il venait d'y arriver deux bataillons de renfort, ce qui faisait que la force de Saint-Trond se montait à plus de cinq mille hommes, et que tout était disposé à marcher contre Tirlemont. Aussitôt on fit battre l'alarme et sonner le tocsin. Des courriers furent envoyés dans les villages environnans pour l'y faire sonner aussi. Vers huit heures, quelques-uns de nos tirailleurs se dirigèrent sur Orsmael, où ils attaquèrent les troupes. Le canon n'avait cessé de gronder depuis quatre heures du matin sur la route de Saint-Trond. Peu à peu nos tirailleurs se replièrent sur Tirlemont, et à onze heures les troupes étaient sur la hauteur d'Hakendover, à un quart de lieue de la ville. Une affaire très-vive s'engagea alors entre nos tirailleurs, les dragons et les tirailleurs des troupes; deux officiers furent tués par nos braves, un des dragons et un de l'infanterie; environ une cinquantaine de militaires restèrent sur le carreau; nous fîmes une vingtaine de pri-

sonniers ; nous n'eûmes que deux hommes tués et trois blessés. Les troupes prirent la direction d'Hoegaerde et Thourinne. Le combat a duré depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir sans discontinuer. Les munitions commençaient à manquer, lorsqu'on en reçut fort heureusement de Louvain. Trois petits canons de la ville nous ont été d'un grand secours. On les chargeait à mitraille. D'un coup nous vîmes tomber sept militaires. Une dizaine de coups de canon ont été tirés sur la ville par les troupes. Il faut croire que le général, que nous croyons être Kort-Heiligers lui-même, n'attachait pas beaucoup d'importance à entrer dans Tirlemont ; car il nous eût été difficile, je crois, de résister à plus de cinq mille hommes avec onze pièces de canon. Quoi qu'il en soit, Tirlemont s'est défendu avec un courage et une bravoure vraiment belge, et si les troupes étaient entrées à Tirlemont, elles n'auraient foulé que des cadavres. Elles ont logé et bivouaqué en grande partie à une lieue de la ville (à Hoegaerde), et le matin 29 elles ont pris la route de Wavre. »

Liège, de son côté ne se contentait pas de se défendre : les intrépides habitans de cette ville allaient chercher l'ennemi en rase campagne. Nous allons réunir les divers événemens de cette petite guerre jusqu'à la reddition de la citadelle, en les empruntant aux journaux liégeois.

*Expédition sur Oreye, la nuit du
22 au 23.*

« La nouvelle qu'un corps assez considérable de troupes composé d'infanterie et de cavalerie, venu de Maestricht, s'était établi à Oreye (à quatre lieues de Liège, sur la route de Bruxelles) et interceptait les communications, s'était répandue depuis hier 22, et avait vivement irrité les esprits. Dans la soirée, *marchons sur Oreye* était devenu le cri général. On fit un appel aux hommes de bonne volonté. Vers huit heures du soir une colonne de mille hommes environ sortit avec deux pièces d'artillerie par le faubourg Sainte-Marguerite, une autre colonne moins considérable et composée en partie des membres de la garde communale se dirigea par la route de Tongres et monta par le fau-

bourg Sainte-Walburge. La première colonne arriva à Oreye vers minuit, et somma le premier poste de se rendre. Sur son refus une vive fusillade s'engagea; un des nôtres, nommé Bataille, fut frappé à mort, trois ou quatre autres furent blessés; mais la perte de nos adversaires dut être plus considérable, car bientôt la déroute se mit dans leurs rangs; ils abandonnèrent le village et se retirèrent en toute hâte vers Saint-Trond, laissant des armes, des vêtemens, des munitions, etc., etc.

Le but de cette expédition étant obtenu par la retraite précipitée des troupes hollandaises, nos braves volontaires ont repris le chemin de Liège où ils ont fait leur entrée vers huit heures du matin, amenant avec eux vingt-trois prisonniers. Le nombre en eût été plus considérable si la nuit n'avait protégé la fuite du corps hollandais. Plusieurs de nos soldats portaient comme en triomphe les armes, les vêtemens et les schakos qu'ils avaient enlevés. Plusieurs chevaux sont aussi tombés en notre pouvoir.

La seconde colonne, qui s'était avancée jusqu'au village de Freire, rentra aussi

dans la matinée , sans avoir rencontré de troupes hollandaises.

» COMBAT DE SAINTE-WALBURGE.

» Cet échec reçu par les troupes réglées les empêcha de rien tenter jusqu'au 1^{er}. octobre , et le manque de vivres , qui se faisait sentir dans la citadelle , détermina le général Daine à quitter Tongres pour la ravitailler. Ce général se présenta du côté du faubourg de Sainte-Walburge , et fit demander une entrevue au commandant des Liégeois , M. de Berlaymont. Celui-ci s'empressa de venir sur les lieux. Le général Daine lui annonça que le but de son expédition était de conduire à la citadelle un convoi de vivres composé de neuf charrettes. »

(Nous allons tirer du même journal la relation circonstanciée de ce qui se passa à la suite de cette déclaration).

« Le commandant de la garde urbaine refusa d'abord de laisser entrer le convoi ; mais après de longues explications données par M. Daine , M. de Berlaymont crut devoir permettre l'entrée de cinq charrettes , et donna l'ordre d'en informer les divers corps de notre colonne.

» Soit que tous les gardes n'aient pas bien compris ce qui se passait, soit que quelques-uns aient volontairement méconnu les ordres du commandant, on forma opposition au passage des cinq charrettes, auxquelles on fit donner même une autre direction que celle de la citadelle; bientôt après il s'ensuivit un engagement très-vif entre notre colonne et la cavalerie royale. La fusillade et la canonnade durèrent environ une heure. Nos gardes, et surtout les volontaires verviétois, trop avancés dans la plaine, ont assez souffert par les charges de cavalerie. De la colonne d'infanterie ennemie se sont détachés bon nombre de tirailleurs qui ont pris part à l'engagement.

» Pendant ce temps un corps d'environ trois cents hommes sortait de la citadelle pour soutenir le mouvement des troupes royales; mais la mitraille de deux pièces d'artillerie habilement dirigées força bientôt ces auxiliaires à rentrer dans la forteresse, avec plusieurs de leurs tués ou blessés.

» Parvenus dans le faubourg, les cuirassiers ont été accueillis par la mitraille, et

une vive fusillade partie des maisons, des jardins, les a forcés de se retirer en désordre. Trois pièces d'artillerie sont restées en notre pouvoir, ainsi que le convoi de vivres. Les habitans des villages voisins disent que ces troupes, mais surtout l'infanterie, étaient dans un état de démoralisation complet. Plusieurs fantassins avaient jeté leurs armes.

» Dans leur fuite précipitée ils ont lâché plusieurs coups de feu dans les maisons des villages qu'ils traversaient.

» Nous avons à déplorer la perte de plusieurs citoyens. On cite entre autres M. Luggers, qui s'est fait hacher sur sa pièce, et M. Duvivier, tué à l'entrée du faubourg. Parmi nos blessés, on nomme M. Hodson, l'un des chefs des Verviétois; M. Lockmans, qui a reçu sept ou huit blessures; M. Damry-Wéra, qui a eu le bras gauche fracassé.

» La perte des ennemis a dû être assez considérable. Ils ont emmené deux charrettes de blessés, parmi lesquels étaient deux officiers. Un bon nombre de cavaliers ont été démontés.

» On cite des traits d'un grand courage,

parmi lesquels nous recueillons les suivants :

» M. Edouard Piette, de Fraipont, docteur en médecine, a lutté pendant plusieurs minutes contre un cuirassier qu'il a abattu. Il s'est armé de sa cuirasse, s'est emparé de son cheval, et est rentré en ville avec ces trophées. A l'affaire précédente, qui a eu lieu à Sainte-Walburge, M. Piette était encore couru au secours d'un de ses compagnons d'armes au milieu de la mitraille.

» Un canonnier, dont le nom nous est échappé, a combattu lui seul contre trois cuirassiers, et n'a reçu qu'une blessure à la tête, qui n'est pas mortelle.

» Le jeune Lochman a fait preuve du plus grand courage; il a été recueilli tout criblé de blessures.

» Pendant que nos soldats-citoyens opposaient tous leurs efforts aux attaques réitérées de la cavalerie, une colonne de gardes bourgeois qui avait été échelonnée du côté d'Ans, avançait et venait prendre part au combat. La vue de cette colonne jeta le trouble parmi les cuirassiers, qui se débandèrent aussitôt et s'enfuirent tous,

abandonnant les charrettes chargées de vivres et trois canons qui sont tombés en notre pouvoir.

» La garnison de la citadelle a fait une sortie pour opérer une diversion ; elle a parcouru le faubourg de Sainte-Walburge, en se livrant à des actes de cruauté, en laissant partout des traces de dévastation. Les soldats ayant pénétré dans la maison de M. le médecin Fouarche, l'emmenèrent avec deux autres personnes. Sur la représentation de leur chef, qui connaissait M. Fouarche, ils les lâchèrent premièrement. Les deux compagnons de M. Fouarche prirent la fuite, mais celui-ci fut repris et percé d'un coup de baïonnette dans la poitrine ; non contents d'avoir immolé à leur fureur ce paisible citoyen, les soldats frappèrent encore de coups de sabre son corps inanimé, et détruisirent tout ce qui se trouvait dans sa maison.

» Voici un autre trait horrible de la part des soldats qui composaient le détachement sorti de la citadelle. Arrivés chez le sieur Bolsée, maréchal-ferrant, qui s'était réfugié dans la cave avec sa famille, ils furent l'y chercher, fendirent la tête d'un

coup de sabre au fils de cet homme, et lui tirèrent un coup de fusil dans la poitrine ; le père reçut une blessure dans le côté qui met ses jours en péril. Voilà comment se conduisent ces soldats, tandis que leurs compatriotes sont protégés ici et n'ont éprouvé aucun ressentiment de la part du peuple, et qu'on traite les prisonniers et les blessés avec la plus grande humanité.

» En descendant le faubourg de Sainte-Walburge, ces soldats indisciplinés ont brisé les croisées des maisons. Nos tirailleurs en ont tué ou blessé plusieurs, mais on ignore combien. On a recueilli hier au soir un sergent blessé qu'ils avaient oublié d'enlever.

» Nous avons eu un assez grand nombre de blessés dans la journée d'hier, ainsi que quelques hommes tués ; nous ignorons encore le nombre des uns et des autres. De leur côté, les cuirassiers ont eu beaucoup de blessés et de tués ; on n'en connaît pas le nombre non plus. Un voyageur en a rencontré des charrettes chargées du côté de Tongres. Dans leur fuite, ils ont dû en abandonner plusieurs dans les campagnes.

« On dit qu'on a trouvé une somme d'argent parmi les vivres dont nous nous sommes emparés.

» Par suite de cette victoire la citadelle, dépourvue de vivres, demanda bientôt à capituler, et quatre jours après les Hollandais l'évacuèrent. »

Après le récit de succès si merveilleux, il semble qu'il ne resterait plus rien qui pût paraître extraordinaire. Mais ce qui se passait à Namur efface encore, il faut l'avouer, les autres exploits des patriotes belges.

Cette ville était gouvernée sévèrement. Ses nombreuses fortifications, et surtout sa citadelle, presque inexpugnable, mettaient les citoyens dans la dépendance absolue de l'autorité militaire. Mais leur courage les aveugla sur le danger qu'ils couraient, et, sans armes, sans munitions, sans secours, ils osèrent entreprendre de s'affranchir. Une lettre particulière, que nous copions, fait connaître les détails de cette étonnante lutte.

(Correspondance particulière.)

« Namur a eu, le 1^{er}. octobre, sa jour-

née de combats et de barricades ; vers les neuf heures du matin, un groupe d'habitans traversa la Grande-Place, en demandant des armes ; sans autres préliminaires, la troupe fit feu, et tua trois hommes ; à l'instant la population s'enflamme, le tocsin sonne, et, en moins d'une demi-heure, deux postes sont désarmés ; les bourgeois s'emparent des fusils qu'ils y trouvent : ce sont les seules armes qui soient en leur pouvoir. Les rues sont dépavées et les maisons garnies de pierres.

» Une vive fusillade s'engage sur tous les points de la ville ; elle est soutenue avec un courage extraordinaire par la bourgeoisie qui occupe tous les coins des rues. La troupe se replie sur les remparts, et de là mitraille ses adversaires. Derrière les palissades elle se croit en sûreté ; elle se trompe ; on prend la résolution de les enfoncer. Alors les bourgeois attaquent tous les postes à la fois ; on parvient à les enlever après la plus sanglante résistance. Le combat engagé dès neuf heures du matin dure encore à sept heures du soir ; mais les postes sont enlevés, et les bourgeois qui, le matin, n'avaient pas plus de

quarante fusils, ont pris dix pièces de canon et obusiers, et quantité d'armes abandonnées dans les casernes. Nous regrettons trente à quarante tués, et autant de blessés. Le nombre des uns et des autres est plus considérable du côté de la troupe; nous avons fait une soixantaine de prisonniers qui, la plupart pris les armes à la main, ont tous conservé la vie sauve. Honneur à la population qui a montré autant de générosité: pas un excès, le moindre excès n'a souillé cette journée. Aussitôt que les portes ont été libres, les populations des campagnes sont entrées en ville armées de fusils. Les habitants d'Andennes, arrivés les premiers, ont pris à l'instant une part active au combat; cinq de ces braves ont été tués, et trois blessés par un seul feu de peloton. Les communes de Brumagne, de Moget et du Moulin-à-Vent, etc., nous ont été d'un puissant secours. Tous les combattans ont fait des prodiges. »

Sept heures du soir. — « Le général Van Geen envoie un parlementaire, il offre d'évacuer tous les postes de la ville, et de se retirer au château, à condition qu'on lui

permette de faire reprendre les objets qui sont la propriété particulière des soldats; il abandonne tout le matériel des remparts, et tout ce qui se trouve en ville appartenant au gouvernement. Ces conditions sont acceptées. Le feu cesse, et nous sommes maîtres de la ville. Le drapeau brabançon est arboré de toutes parts, et les couleurs nationales pendent à nos bou-tonnières. »

Dix heures du soir. — « La ville est dans une tranquillité parfaite, après avoir combattu pendant toute la journée avec des armes aussi inégales, nous faisons le service de la ville, et, chose admirable, tous y désirent tellement l'ordre, qu'il n'est besoin d'aucune patrouille pour le maintenir. Demain la garde bourgeoise recevra une organisation définitive, et désormais Namur, qui vient de secouer le joug de sa garnison, et qui a pris sa revanche de l'état de siège où l'avait placé l'autorité militaire, pourra reconnaître le gouvernement provisoire établi à Bruxelles.

» Dans l'état où en sont les choses, Namur peut se passer du secours de ses jeunes gens qui ont prêté leur appui à la

cause de Bruxelles, et en conséquence ils peuvent rester à leur poste. »

A la suite de ce brillant combat, qui avait eu lieu sous le canon même de la citadelle, le général Van Geen évacua d'abord la ville, puis la forteresse (2 octobre). La garnison de Charleroi imita cet exemple le 5, abandonnant un matériel qui vaut plus de 10 millions de florins. Enfin le gouvernement néerlandais ne possédait plus en Belgique, le 10 octobre, qu'Anvers, Dendermonde et la citadelle de Gand.

L'impression que de pareils événemens devaient produire sur le cabinet de La Haye se conçoit plus facilement qu'elle ne s'exprime. La seconde chambre adopta à la majorité de 55 contre 43 la proposition d'une séparation des provinces du Nord et du Midi. Le roi envoya son fils aîné à Anvers pour traiter avec les patriotes comme lieutenant-général en Belgique ; mais toutes ces mesures, qui auraient été plus que suffisantes quinze jours auparavant, venaient trop tard. Il y avait dans la conduite du monarque une fatalité qui rendait ainsi inutile toutes les mesures qu'il prenait.

Ici se termine notre tâche. Les évènements politiques, et peut être militaires, qui doivent résulter de la victoire de Bruxelles, sont encore douteux; mais le combat lui-même, avec ses circonstances diverses. sera toujours compté au nombre des faits d'armes les plus glorieux pour les Belges et les plus honorables pour la cause de la liberté.

SUPPLÉMENT.

Nous avons promis quelques détails sur les cruautés reprochées aux soldats : nous les donnons ici sur la foi des narrateurs.

LETTRE ADRSSÉE AU COURRIER DES PAYS-BAS.

« Messieurs, j'habitais avec ma femme, mes trois filles et deux domestiques, une maison dont je suis propriétaire, située au Borgendal, n°. 942, faisant face à la place Royale, attenant par derrière au palais et sur le côté à l'Athénée, lorsque le 23, à quatre heures et demie de relevée, trois cents hommes, faisant partie de la 10^e. division, débouchèrent par une porte de

derrière communiquant au palais , et pénétrèrent dans ma maison : ils s'emparèrent de mon domestique qu'ils emmenèrent , fondirent sur moi au nombre d'environ cinquante , les baïonnettes sur la poitrine , me saisirent , et me traînèrent dans la remise pour m'y fusiller au même instant. Une autre partie de cette même division saisit ma femme et mes trois filles , et les terrassèrent à diverses reprises. Elles eussent été infailliblement percées de coups de baïonnette , dont leurs vêtemens portent encore l'empreinte , sans l'intervention d'un officier qui nous constitua ses prisonniers. Il ordonna à un sergent de nous garder à vue ; ce dernier nous enferma dans la remise , nous demanda de l'argent , et détacha des oreilles de ma fille aînée les boucles qu'elle portait. Pendant cette scène , une partie de la troupe se transporta aux étages supérieurs , lorsqu'un ami de la maison traversa , au milieu de la mitraille , la place Royale pour voler à notre secours ; arrivé dans le Borgendal , ils s'en emparèrent ; il allait périr sous leurs coups , sans l'intervention de ma femme qui le réclama , et assura à un offi-

cier que c'était son frère; il le fit également garder à vue, et nous restâmes tous dans cet état jusqu'à six heures et demie, où nous pûmes, sous divers prétextes, accompagnés de l'adjudant Kaiser, pénétrer dans les étages supérieurs; là nous trouvâmes la totalité des meubles enfoncés, et les objets qu'ils contenaient, tels qu'argenterie, bijoux, or, argent, etc., etc., enlevés.

» Les troupes ayant été assaillies par les bourgeois abandonnèrent ma maison, se retirèrent dans le palais, par le même endroit où ils avaient débouché, emportèrent avec eux leur butin, et nous firent donner à tous notre parole d'honneur de ne pas quitter la maison sous peine d'être fusillés; nous restâmes dans cet état jusqu'au lendemain 24 à 11 heures du matin, où ils vinrent reprendre de nouveau position dans ma maison; ils y restèrent jusqu'à deux heures et demie; mais le feu et la mitraille des bourgeois, qui les atteignaient de toutes parts, les ayant forcés à abandonner leurs positions; ils se retirèrent dans le palais et abandonnèrent onze des leurs qui, n'ayant plus d'espoir de salut voulurent

pénétrer dans les caves que nous occupions pour nous y égorger tous ; déjà la plus jeune de mes filles s'était enfuie et se précipitait par une croisée , quand ma femme , avec un des domestiques , vinrent la saisir par ses vêtemens et la retinrent ; notre ami , voyant pour nous tous une mort inévitable , s'élança sur eux au milieu des baïonnettes , les empêcha de pénétrer dans la cave , en désarma un , et parvint à les contenir tous pendant quelques minutes ; il allait être victime de son courage et de son dévouement , quand deux bourgeois , dont je regrette de ne pas connaître les noms , et qui étaient en embuscade près du café de l'Amitié , l'aperçurent sous ma grande porte , et volèrent à son secours. Il parvint , assisté de ces deux braves , à faire mettre bas les armes à quatre , en tua deux et mit les autres en fuite ; un renfort de quatre bourgeois étant arrivé , ils essayèrent jusqu'à six heures le feu de l'ennemi. N'ayant plus d'autre espoir de salut que de fuir de la maison , nous l'abandonnâmes tous à six heures et demie , n'emmenant avec nous que mon cheval et quelques objets de peu de valeur ; nous

traversâmes au milieu de la mitraille la place Royale dans le dénûment le plus complet, sans bas, sans souliers, etc., etc., avec les braves qui ne nous avaient pas abandonnés ; ils ont conduit mon cheval, et nous ont accompagnés jusque dans un hôtel où nous nous sommes campés, malgré les vives instances que nous firent plusieurs habitans de la Montagne de la Cour, et de la rue de la Madeleine, de nous recueillir chez eux.

» Agréez, messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.

» COUTEAUX, *avocat.* »

AUX MÊMES.

Messieurs, parmi les horreurs d'une guerre qui rappelle les temps barbares, il importe de faire connaître l'atroce vengeance commise par l'armée hollandaise sur les prisonniers. Au moment où nos braves bourgeois reprirent possession du palais du roi, j'ai vu dans une des cours des cadavres encore palpitans de ces malheureux. Des papiers trouvés sur l'un d'eux indiqueraient qu'il s'appelait Willemot.

Les Belges connaissent aujourd'hui quels

infâmes brigands ils ont pendant trop long-temps honorés du nom de frères.

» JOSEPH TRUMPER,

» *Adjudant du commandant en chef
des forces mobiles.* »

AUX MÊMES.

« Bruxelles, le 28 septembre 1830.

» Quoique convaincu que vous ne manquez pas de renseignemens sur toutes les horreurs commises par les troupes bataves, je me trompe, par les sbires hollandais, pendant la durée de leur séjour dans le haut de la ville, je pense que vous accueillerez néanmoins ceux que je me fais un plaisir de vous communiquer ci-dessous, afin qu'aucun des forfaits par lesquels ces brigands ont signalé une victoire partielle, leur conquête d'un moment, ne reste inconnu aux Belges, à la postérité, et, si ces renseignemens peuvent leur parvenir, à nos compatriotes du Midi, qui se déshonorent à demeurer plus long-temps sous des drapeaux couverts d'opprobre, et que bientôt toute l'Europe ne va plus considérer que comme les in-

signes flétris d'une dynastie dégénérée et d'un peuple grossier, lâche et avide.

» Votre feuille du 28 n'apprécie pas la situation déplorable où se sont trouvés, pendant quatre fois vingt-quatre heures, les habitans de la place d'Orange, de la rue Royale-Neuve, des boulevarts, du jardin botannique, de la rue de Louvain, de la rue Ducale, de celle de Namur et des boulevarts environnans. Exposés au feu des troupes, à leurs brutalités, à toutes leurs vexations, ils se sont blottis pendant ces quatre jours au fond de leurs maisons, la plupart sans provisions, menacés de l'incendie, la peste en perspective, entourés qu'ils étaient de cadavres de ces traîtres tués, qui devaient rester sur le pavé comme trophée de la victoire des braves patriotes. Celui qui vous écrit, enfermé aussi dans sa maison située dans la nouvelle rue Royale, a éprouvé ces angoisses mortelles, outre l'indignation, la rage plutôt, de ne pouvoir se défendre. Il lui a suffi d'ouvrir le coin d'un rideau pour attirer sur sa maison la décharge de tout un bataillon de chasseurs ! Quel acte de courage pour les soldats d'une garde

royale! Pendant ce temps un de leurs détachemens pillait la maison d'un gentilhomme anglais, M. Griffith, même rue, l'entraînait lui et toute sa famille hors de la porte de Schaerbeck, et lui enlevait pour soixante-cinq mille francs de diamans. Plus loin le colonel Montserrat, ex-aide de camp de Mina, voyait sa maison saccagée de la cave aux greniers. Les Hollandais, foulant aux pieds tous les principes du droit des gens, lui dérobaient jusqu'à la dernière chemise! Aux boulevarts du jardin botanique ils traînèrent dans la boue l'épouse du maître maçon Mélot, sans que les pleurs de cinq enfans en bas-âge pussent les émouvoir. Près de là ils s'amusaient à garrotter deux époux âgés ensemble de 145 ans! Ils emmenaient vers leur camp deux jeunes Italiennes, filles d'un émigré, pour les livrer à la luxure de leurs chefs. La veille de leur départ je les ai vus postés à la porte de Schaerbeck, se délecter à tirer sur une petite fille qui traversait la rue Royale pour nous apporter des vivres.... Ils eurent la cruelle adresse d'atteindre cette pauvre enfant et de l'étendre morte aux

pieds de son père , qui la pressait de passer!.... De tous ces faits, messieurs, j'ai été en partie le témoin oculaire. Quelques-uns m'ont été racontés par des personnes dignes de foi. J'en oublie un encore. Parvenus à l'office du pharmacien près de chez moi, ils ont réduit ses magasins en poudre, pillant, brisant ses caisses, ses vases, ses bouteilles, et ils ont fini par l'emmener lui-même, après lui avoir montré le désastre de son établissement, vers leur camp de Schaerbeck, pour l'y forcer à panser les blessés. Vous pouvez, messieurs, constater la vérité de ces détails en vous rendant chez M. Ernotte.

» *Un abonné.* »

AUDOT, EDITEUR,

RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 11, A PARIS.

AOUT 1850.

Ouvrages nouveaux.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

Discours sur le but, les avantages et les plaisirs de la science ;
par M. Brougham, président de la Société pour la propagation des connaissances utiles, traduit de l'anglais par N. Boquillon; 1 vol., 1 fr.

Traité d'Hydrostatique, ou de l'Equilibre des liquides, trad.
par le même; 1 vol. avec 2 grandes planches gravées, 1 fr.

Action de l'eau sous le rapport de la pression qu'elle exerce, et ressources qu'offre cette pression dans l'emploi d'agens mécaniques adaptés aux usines, etc., etc.

Traité d'Hydraulique, ou du Mouvement et de la force des liquides, trad. par le même; 1 vol., 3 grandes planches, 1 fr.

Moyens d'élever et de conduire le eaux; théorie des pompes, des roues hydrauliques, etc.

Traité de Pneumatique, ou des Propriétés de l'air et des gaz, trad. par le même; 2 vol., 4 grandes planches, 2 fr.

Action mécanique de l'air; phénomènes qui accompagnent sa pression ou l'absence de cette pression. Moyens d'utiliser ces propriétés: complément de la théorie des pompes, etc.

Traité du calorique, ou de la nature, des causes et de l'action de la chaleur; traduit de l'anglais, revu par M. Desmarest; 3 vol. in-18, 2 gr. pl. grav., 3 fr.

La théorie de la chaleur est de la plus grande importance, surtout dans les arts où l'on n'emploie pas impunément cet agent puissant quand on ne connaît pas son mode

d'action. La connaissance de ses phénomènes est indispensable dans toutes les classes de la société.

La machine à vapeur, leçons familières sur sa construction et la manière de la faire fonctionner, précédées d'un précis historique sur son invention et ses améliorations successives; par Dionysius Lardner, professeur de physique et d'astronomie à l'université de Londres, etc., etc.; traduit par M. E. Pelouze, auteur du *Maître de forges*, 4 vol in-18 ornés de 12 gr. planch. gravées, 4 fr.

Géométrie de l'ouvrier, ou application de la règle, de l'équerre et du compas à la solution des problèmes de la géométrie; par E. Martin, professeur de sciences physiques, 1 vol. in-18, pl. grav., 1 fr.

Traité de mécanique pratique, traduit de l'anglais par N. Boquillon, 7 vol. avec 14 gr. planch. gravées, 7 fr.

Cet ouvrage, destiné à rendre les principes de la mécanique tout-à-fait populaires, est indispensable à tous ceux qui veulent construire des machines, comme à tous ceux qui en ont la direction ou la surveillance.

Art du Maçon, par Émile Martin, 1 vol., fig., 1 fr.

Art de préparer la chaux et le plâtre, et de fabriquer les briques et carreaux, 1 vol., fig., 1 fr.

Le toisé des bâtimens, ou l'Art de se rendre compte et de mettre à prix toute espèce de travaux. Ouvrage indispensable aux architectes, constructeurs et propriétaires; par L.-T. Pernot, architecte, expert près les tribunaux

1^{re} partie, *Maçonnerie*, 1 vol., fig., 1 fr.

2^e partie, *Charpente*, 1 vol., 1 fr.

3^e partie, *Serrurerie*, 1 vol., 1 fr.

4^e partie, *Couverture et Carrelage*, 1 vol., 1 fr.

5^e partie, *Menuiserie*, 2 vol., 2 fr.

6^e partie, *Marbrerie*, 1 vol., 1 fr.

7^e partie, *Peinture, Dorure*, 1 vol., 1 fr.

8^e partie, *Plomberie et Fontainerie*, 1 vol., 1 fr.

9^e partie, *Vitrierie, Tenture des papiers, Miroiterie et Tapissierie*, 1 vol., 1 fr.

10^e partie, *Terrasse, Pavage, Vidange de fosses, Potellerie et Fumisterie, Treillage et Grillage*, 1 vol., 1 fr.

Art de fabriquer en pierre factice, très dure, et susceptible de recevoir le poli, des bassins, conduites d'eau, dalles, enduits pour les murs humides, caisses d'orangers, tables à

compartimens , mosaïques , etc. ; de jeter en moules des vases , colonnes , statues et autres objets d'utilité et d'ornement ; par M. E. Pelouze , auteur du *Maître de forges* ; 2^e édition , 1 vol. , grande planche , 1 fr.

Le Fumiste , art de construire les cheminées , de corriger les anciennes , et de se garantir de la fumée ; par M. E. Pelouze ; 2^e édition , 1 vol. , 2 grandes pl. , 1 fr.

Art du chauffage domestique et de la cuisson économique des alimens ; par M. E. Pelouze ; 2^e édit. 1 vol. , 2 gr. pl. , 1 fr.

Art de construire les fourneaux d'usines de la manière la plus économique et la plus avantageuse pour l'emploi des combustibles ; par M. E. Pelouze ; 2 vol. , 4 planches gr. , 2 fr.

Art de prévenir et d'arrêter les incendies , par M. *** , revu et augmenté par M. Everat , ex-officier de sapeurs-pompiers , 1 vol. , grande planche gravée , 1 fr.

Art du menuisier en bâtimens et en meubles , suivi de l'*Art de l'ébéniste*. Ouvrage contenant des élémens de géométrie descriptive appliquée au trait du menuisier , de nombreux modèles d'escaliers , l'exposé de tout ce qui a été récemment inventé pour rendre l'outillage parfait , des notions fort étendues sur les bois , sur la manière de les colorer , de les polir , de les vernir , et sur leur placage. 3^e édition , entièrement refondue et considérablement augmentée , par M. A. Paulin Desormeaux , auteur de l'*Art du tourneur* , 18 livraisons à 1 fr.

71 planches , grand format , ornent cet ouvrage.

On a tiré une édition en deux volumes petit in-4^o , 18 fr.

Art de fabriquer les couleurs et vernis , de préparer les huiles , etc. , pour tous les genres de peinture ; 2 vol. , 1 gr. planche gravée , 2 fr.

Art de la peinture en bâtimens , et des décors , y compris le badigeon et la tenture des papiers , à l'usage des ouvriers et des propriétaires ; par Doublette-Desbois , peintre-vitrier ; 2 vol. , 2 gr. planches gravées , 2 fr.

Art du vitrier , par le même ; 1 vol. , pl. gr. , 1 fr.

Art de l'ornemaniste , du stucateur , du carreleur en pavés de mosaïque et du décorateur en divers genres , par M*** ; 1 vol. , 2 planch. grav. , 1 fr.

Chimie du teinturier ; par E. Martin , ancien professeur de sciences physiques , directeur de teintureries à Louviers et à Elbeuf ; 1 vol. , 1 fr.

Art de la teinture des laines, par le même, 1 vol., 1 fr.

Art de la teinture de la soie, du coton, du lin et des toiles imprimées; par le même, 1 vol., 1 fr.

Art de Dégraisser et de remettre à neuf les tissus, par le même, 1 vol., 1 fr.

Art de fabriquer les savons, mis à la portée des ménages; par M. Dussart, 1 vol., 1 fr.

Art de fabriquer la chandelle avec économie, et d'opérer son parfait blanchiment; ouvrage dans lequel on donne les procédés pour faire la chandelle-bougie, par Michel, ancien fabricant, 1 vol., 1 fr.

Manuel du marchand papetier dans la préparation des plumes à écrire, des encres noires, de couleur, de la Chine, de celle propre à marquer le linge, etc.; des cires et pains à cacheter, des colles à bouche et autres; des crayons, de la sandaraque, des sables de couleur, du papier-glaze et des différens papiers à calquer; des papiers glacé, huilé, à dérouiller, etc., etc.; suivi d'un tableau de tous les formats de papier avec leurs mesures; 2 vol., 2 fr.

Art de la réglure des registres et papiers de musique. Méthode simple et facile pour apprendre à régler, contenant la fabrication et le montage des outils fixes et mobiles, la préparation des encres et différens modèles de réglures; suivi de l'*Art de relier les registres*. Ouvrage utile aux papetiers, imprimeurs, relieurs, etc.; par Méguin, régleur et typographe; 2 vol., fig., 2 fr.

Récréations tirées de l'art de la vitrification. Moyens curieux, simples et peu coûteux d'exécuter sur verre des peintures, dorures, jaspures, herborisations, gravures, etc.; de composer des colliers filigranes, plumets, empreintes pierres gravées, faux camées, perles, verres colorés de tous genres, émaux, petites figures, yeux en émail pour les animaux conservés, incrustations, etc., etc., recueillis par M. E. Pelouze, ancien officier de la manufacture des glaces de Saint-Gobin; 2 vol. avec 3 gr. planches, dont une colorée, 2 fr. 50 cent.

Méthode certaine et simplifiée de soigner les abeilles pour les conserver et en tirer un bénéfice assuré; par M. Féburier, de la Soc. d'agric. de Seine-et-Oise, etc.; 1 vol., fig., 1 fr.

Histoire naturelle des abeilles, suivie de la manipulation et de

l'emploi de la cire et du miel, pour servir de complément à la *Méthode de soigner les abeilles*; par le même, 1 vol., 1 fr.

Manuel pour l'éducation des vers à soie et la culture du mûrier, et moyens de les acclimater dans les différentes contrées de l'Europe; par J.-M. Rédarès, du Gard, 2 vol., fig., 2 fr.

Pharmacie domestique, contenant la préparation des médicaments et l'indication des premiers secours à donner aux malades, à l'usage des personnes bienfaisantes; 2 vol., 2 fr.

Notions élémentaires de perspective linéaire, et Théorie des ombres; par M. Richard, 1 vol., fig. 1 fr.

AUTRES OUVRAGES NOUVEAUX.

Traité des alimens, leurs qualités, leurs effets, l'usage que l'on en doit faire selon l'âge, le sexe, le tempérament, la profession, les saisons, les climats, les habitudes, les maladies, etc.; par M. A. Gautier, docteur en médecine. 1 vol., 2 fr.

Art de la conservation des substances alimentaires, 1 vol., 1 fr.

La Laiterie. Art de traiter le laitage, le beurre, les fromages, 1 vol., 1 fr.

La Cuisinière des petits ménages, 1 vol., 1 fr.

Art du blanchissage domestique d'après les procédés anglais et français, comprenant le travail de la blanchisseuse en fin, les savonnages simples, la mise au bleu, l'empesage, le repassage, le pressage et le calandrage du linge, le nettoyage et la remise à neuf des dentelles, blondes, tulles, gazes et bas de soie; par madame Pelouze; 1 vol., 2 gr. planches gravées, 1 fr.

Art de la couturière en robes, par madame Burtel, 1 vol. in-18, fig., 1 fr.

Art de faire les corsets, les guêtres et les gants; par la même, 1 vol., fig., 1 fr.

Art de construire en cartonnage toutes sortes d'ouvrages d'utilité et d'agrément; 8 planches gravées; 2^e édit., 1 vol. in-18, 2 fr., port 25 cent.

Art de fabriquer toutes sortes d'ouvrages en papier, pour l'in-

struction et l'amusement des jeunes gens des deux sexes ; 22 planches gravées ; 2^e édit., 1 vol. in-18, 2 fr. 50 cent., port 50 c.

Gymnastique des jeunes gens, ou Traité des exercices propres à fortifier le corps, entretenir la santé et préparer un bon tempérament ; 2^e édit., 1 vol. in-18 orné de 33 planches, 2 fr. 50 c.

Calisthénie, ou *Gymnastique des jeunes filles*. Traité des exercices propres à fortifier le corps, entretenir la santé et préparer un bon tempérament ; deuxième édition, 1 vol. in-18 orné de 25 planches gravées, 2 fr. 50 cent., port 50 cent.

Chimie récréative, par M. Desmarest, professeur de chimie et de physique, 1 vol. in-8°.

Les vrais élémens du dessin enseignés en 16 leçons, par J.-P. Voiart, in-4°, fig., 2 fr.

Art de peindre à l'aquarelle, enseigné en 28 leçons, trad. de l'anglais de Thomas Smith, et orné de 19 grav. coloriées ; 1 vol. in-4°, format d'album, 15 fr.

Principes de miniature. Méthode pour les personnes qui veulent peindre seules, par madame Gastal-Laederich, élève de M. Augustin, peintre du Roi. 1 vol. in-8°, fig. color.

Musée de peinture et de sculpture, ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte, sur acier, par Reveil ; avec des notices descriptives, critiques et historiques, par Duchesne aîné. 1 fr. la livraison de 6 planches et 6 feuillets de texte en français et en anglais, sur format petit in-8°. Une livraison est mise en vente tous les dix jours,

Cet ouvrage est gravé avec un soin extrême et d'après des dessins qui rendent le trait et le caractère des originaux avec la plus grande fidélité.

Ecole anglaise, ou Recueil de tableaux, statuts et bas-reliefs des plus célèbres artistes anglais, depuis le temps d'Hogarth jusqu'à nos jours, gravé à l'eau-forte sur acier, accompagné de descriptions critiques et historiques en français et en anglais, par G. Hamilton, et publié sous sa direction.

Cette collection aura le mérite de mettre à la portée de

tout le monde des compositions dont quelques personnes seulement pourraient voir les originaux, en parcourant, à grands frais, les nombreux châteaux disséminés dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne.

L'Ecole anglaise sera publiée en 48 livraisons, petit in-8°, de 6 planches chacune. La 1^{re} a été mise en vente le 10 juillet 1830. Prix : 1 franc, prise à Paris, et en souscrivant pour toute la collection.

Chefs-d'œuvre de l'école Française sous le règne de Napoléon, choix de tableaux, statues et bas-reliefs désignés pour le *Concours décennal*, 10 livraisons de 3 planches, 5 fr. la liv.

OEuvre choisie de Canova, recueil de 45 planches, gravées par Reveil, et accompagnées d'un texte explicatif, 18 fr.

Faust, 26 jolies gravures d'après les dessins de Retzsch, 2^e édition, augmentée d'une analyse du drame de Goëthe ; par madame Elise Voïart, auteur des *Six Amours*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50 c. L'analyse séparément 50 c.

Galerie de Shakspeare, dessins pour ses œuvres dramatiques, gravés à l'eau-forte, sur acier.

1^{re} série, *Hamlet*, 17 dessins de Retzsch, 2 fr.

2^e — *Roméo et Juliette*, 12 dessins de Ruhl, 2 fr.

3^e — *Le Songe d'une nuit d'Été*, 6 dessins de Ruhl, 1 fr. 50 c.

4^e — *Le Marchand de Venise*, dessins de Ruhl.

5^e — *Macbeth*, 8 dessins, de Ruhl, 1 fr. 50 c.

6^e — *La Tempête*, dessins de Ruhl.

Fridolin, 8 dessins de Retzsch, avec une traduction littérale, et vers par vers, de la ballade de Schiller intitulée *Fridolin oder der gang nach dem eisenhammer*, par madame Elise Voïart, 1 vol. in-16, pap. vélin, 1 fr. 50 c.

Le Dragon de l'île de Rhodes, 16 dessins de Retzsch, avec une traduction littérale, et vers par vers, de la ballade de Schiller intitulée *Der kampf mit der drachen*, par madame Elise Voïart, 1 vol. in-16, pap. vélin, 2 fr.

Ces jolis volumes réunissent la grâce du dessin, la perfection de la gravure ; et, comme le Musée du même éditeur, le prix extrêmement modique.

Le Vignole de poche, ou *Mémorial des artistes*, des propriétaires et des ouvriers ; édition augmentée de plusieurs figures, et d'un *Dictionnaire portatif d'Architecture*, par Urbain

Vitry, architecte; 1 vol. in-16, orné de 35 planches : avec le Dictionnaire 5 fr., sans le Dictionnaire 4 fr., port 50 c.

On vend séparément, le *Dictionnaire portatif d'Architecture* et des mots qui en dépendent, tels que ceux de la maçonnerie, de la charpenterie, de la menuiserie, de la serrurerie, etc.; 1 vol. in-16, 2 fr., port 25 c.

Le Propriétaire architecte, contenant des modèles de maisons de ville et de campagne, de remises, écuries, etc., ainsi qu'un *Traité d'Architecture et de Construction* : ouvrage utile aux entrepreneurs de bâtimens, aux architectes et ingénieurs, et principalement aux personnes qui veulent diriger elles-mêmes leurs ouvriers; par M. Urbain Vitry, architecte. Cent gravures exécutées par M. Hibon, architecte-graveur, ajoutent encore à l'utilité de cet excellent Traité.

L'ouvrage a été publié en 4 livraisons de format in-4°. Le prix des 3 premières est de 8 fr. chacune. La 4^e, contenant le *Traité d'Architecture et de Construction*, avec 18 planches, 16 fr.

Traité sur le chauffage des serres et habitations au moyen d'appareils à la vapeur, traduit de l'anglais de Bayley; 1 vol. in-8°, avec 4 gr. planches, dont une coloriée, 5 fr., port 1 fr.

L'art du Tourneur, par M. Paulin Desormeaux; 2 vol. in-12, avec un volume grand in-4° contenant 36 planches, dont quatre doubles et deux coloriées, 24 fr., port 5 fr.

Principes de l'art du Tour, extraits de l'ouvrage de M. Paulin Desormeaux; 1 vol., 6 planch. grav., 3 fr. 50 c., port 1 fr.

Petite Encyclopédie des habitans de la campagne, 2^e édition, contenant des instructions élémentaires sur l'univers, le mouvement des astres, les saisons, la physique, la mécanique et la chimie; l'histoire naturelle de la terre, de l'air, des animaux, des plantes; l'histoire de l'agriculture; tous les travaux agricoles et domestiques divisés mois par mois; par M. Deslandes; 1 gros vol., 3 fr., port 1 fr. 30 c.

La Maison de Campagne, par madame Aglaé Adanson; deuxième édition, 2 vol. in-12, fig., 7 fr., port 2 fr.

Cet ouvrage enseigne tout ce qui doit se pratiquer dans une maison de campagne.

Manuel de la Maitresse de Maison, par madame Pariset. 3^e édition; 1 vol. in-18, fig., 3 fr., port 50 c.

L'art du Taupier, ou Méthode amusante et infaillible pour prendre les Taupes, par M. Dralet; ouvrage publié par ordre du gouvernement. 15^e édition; 1 volume, fig., 1 fr.

Classification et description des vins de Bordeaux. Mode de culture, préparation pour les vins, selon les marchés auxquels ils sont destinés, par M. Pagnier, courtier de vins, 1 vol. in-12, orné d'une carte des vignobles du Bordelais, 3 fr.

Traité de l'éducation des animaux domestiques, moyens les plus simples et les plus sûrs de les multiplier, de les entretenir en santé et d'en tirer le plus d'avantages possibles; par M. Thiébaud de Berneaud; 2 vol. in-12, 10 planches, 7 fr.

Traité des oiseaux de basse-cour; 1 vol., fig., 2 fr. 50 c., port 50 c.

Art d'élever les lapins et d'en tirer un grand profit; 1 vol. 1 fr.

La Cuisinière de la Campagne et de la ville, ou la Nouvelle Cuisine économique, précédée d'instructions sur la dissection des viandes à table, et suivie de recettes précieuses pour l'économie domestique, et d'un Traité sur les soins à donner aux caves et aux vins; 9 planches gravées, dont une coloriée. 8^e édition; 1 vol., 3 fr., port 1 fr.

La Charcuterie, Art de saler, fumer, apprêter et cuire le cochon et le sanglier. 2^e édition; 1 vol., 1 fr., port 25 c.

La Pâtissière de la campagne et de la ville, suivie de l'Art de faire le pain-d'épice, les gaufres, oublies, etc.; 1 vol., 1 fr. 50 c.

Art de conserver et d'employer les fruits, de les dessécher et confire, de composer les liqueurs, vins liquoreux artificiels, sirops, glaces, boissons de ménage, etc., 3^e édit., augmentée de l'Art de construire les glaciers domestiques, fontaine à conserver la glace, etc.; 1 vol., 2 fr., port 50 c.

Les Amusemens de la campagne, contenant: 1^o La description de tous les jeux qui peuvent ajouter à l'agrément des jardins, servir dans les fêtes de famille et de village, et répandre la joie dans les fêtes publiques; 2^o L'histoire naturelle, les soins qu'exige la volière, l'art d'empailler les animaux; le Jardinage, la Pêche, les diverses Chasses, la Navigation d'agrément; des récréations de Physique; des notions de Géométrie pratique, d'Astronomie, de Gnomonique; des principes de Gymnastique amusante, d'Équitation, de Natation, de Patinage; des leçons sur les arts de la Menuiserie, du Tour, du Dessin, de la Perspective, etc., et généralement tout ce qui peut contribuer à charmer les loisirs de ceux qui habitent la campagne. Recueilli par plusieurs amateurs. 4 vol. in-12, ornés d'un grand nombre de fig., 15 fr., port 5 fr.

Les pigeons de volière et de colombier, manière d'établir des

colombiers et volières ; d'élever , soigner les pigeons , etc. ,
1 vol. in-8° , 25 pigeons en couleur , 12 fr. ; fig. noires ,
6 fr. ; port. 1 fr. 50 c.

Traité des oiseaux de chant , des pigeons de volière , du perroquet , du faisan , du cygne et du paon ; 1 vol. in-12 , 38 fig. d'oiseaux , 3 fr. , port 75 c.

Traité des chasses aux pièges , contenant la description de tous les pièges , et la manière de prendre les lièvres et les lapins , et les diverses espèces d'oiseaux qui se trouvent en France ; par les auteurs du *Pêcheur français* , orné d'un grand nombre de planches ; 2 vol. in-8° , 10 fr. , port 2 fr.

Traité complet de la chasse au fusil , manière d'élever et d'instruire les chiens de chasse , et de soigner leurs maladies ; principes pour bien tirer , etc. ; par une société de chasseurs. 1 gros vol. in-12 , 8 planches gravées , 5 fr. , port 1 fr. 50 c.

Art de faire à peu de frais les feux d'artifice pour les fêtes de famille. 3^e édition ; 1 vol. , 10 planches , 1 fr. 80 c.

Cet ouvrage contient aussi la description de l'art de fabriquer le salpêtre et la poudre.

Le Pêcheur français. *Traité de la Pêche à la ligne* ; histoire naturelle des Poissons ; manière de pêcher ; par M. Kresz aîné. Deuxième édition , augmentée et orné de beaucoup de figures ; 1 vol. in-12 , 5 fr. , port 1 fr.

La Pêche à la ligne , par M. P. Desormeaux , extraite des *Amusemens de la campagne* ; 1 vol. , fig. , 3 fr. , port 75 c.

Le Cabinet d'Histoire Naturelle , formé des productions du pays que l'on habite , avec la méthode de classement , l'art d'empailler les animaux et de conserver les plantes et les insectes. Dédié à M. le baron Cuvier. 2 vol. in-18 , fig. , 6 fr.

Traité sur la composition et l'ornement des Jardins , avec 97 planches représentant des plans de jardins , des fabriques propres à leur décoration , et des machines pour élever les eaux. 3^e édition , entièrement refaite , et augmentée de beaucoup de figures d'après les dessins de M. Auguste Garneray et autres artistes distingués ; 1 vol. in-4° , 20 fr. , port 5 fr.

Le bon Jardinier , contenant des principes généraux de culture ; l'indication , mois par mois , des travaux à faire dans les Jardins ; la Description , l'Histoire et la Culture particulière de toutes les Plantes potagères , économique ; ou employées dans les arts ; de celles propres aux Fourrages des Arbres fruitiers ; des Oignons et Plantes à fleurs ; des Arbres , Arbrisseaux et Arbustes utiles ou d'agrément ; suivi

d'un Vocabulaire des termes de Jardinage et de Botanique, d'un Jardin des Plantes médicinales, et précédé d'une Revue de tout ce qui a paru de nouveau en jardinage pendant le cours de l'année : par A. Poiteau et Vilmorin. 1 très gros vol. in-12 de plus de mille pages, avec figures, 7 fr., port 2 fr. 25 c.

Figures pour le bon Jardinier, représentant, en 51 planches contenant plus de 400 objets, les ustensiles de tous genres employés dans la culture des jardins ; manières de marcotter, greffer, former les arbres fruitiers ; modèles de châssis, baches, serres, orangeries, etc. Ouvrage utile à tous ceux qui veulent cultiver ou gouverner leur jardin, et se familiariser, sans application, avec la Science de la botanique. 7^e édition, revue, corrigée et augmentée ; 1 vol. in-12, 4 fr., port 50 c.

Revue Horticole, journal des jardiniers et amateurs, prix pour l'année, 5 fr.

Le Jardinier des fenêtres, des appartemens et des petits jardins, 2^e édition ; 1 vol., 2 planches, 2 fr., port 50 c.

La Botanique des Dames ; 3 vol. in-18, 9 fr., port 1 fr.

Flore de la Botanique des Dames ; 1 vol. in-18, cartonné. Fig. noires, 9 fr. ; fig. coloriées, 20 fr. ; port 3 fr.

La Flore et la Botanique se vendent séparément : cette dernière peut être utile et agréable à tous les amateurs de fleurs.

Le langage des fleurs, par madame Charlotte de Latour. 3^e édition ; 1 vol. in-18, orné de 15 gravures charmantes. Fig. noires, 6 fr. ; figures coloriées, 12 fr. ; port 75 cent.

Manuel des plantes médicinales. Descriptions, Usages et Culture des végétaux employés en médecine ; manière de les recueillir, conserver, préparations qu'on leur fait subir, doses auxquelles on les administre ; leurs propriétés, temps de leur floraison, récolte ; lieux où ils croissent naturellement, etc. Par A. Gautier, docteur en médecine. 1 vol. in-12 de 1140 pag., figure, 10 fr., port 2 fr. 50 c.

Herbier médical. Collection de figures représentant les plantes médicinales indigènes. *Supplément au Manuel des Plantes médicinales* et à tous les Traités et Dictionnaires d'histoire naturelle ou des plantes : 214 figures. in-12, figures noires, 15 fr. ; in-12, figures coloriées, 40 fr. ; in-8°, figures coloriées, 50 fr. ; port 1 fr. 25 cent.

La toilette des Dames, par madame Élise Voïart ; 1 vol. in-18, avec une jolie gravure, 3 fr., port 50 c.

Recueil des plus jolis jeux de société ; 1 vol. in-12, fig., 2 fr.

- Principes de logique, ou Art de penser, de Rhétorique, de Versification, de Lecture à haute voix, et de Déclamation; par M. Cœuret de St.-Georges, avocat; 1 vol. in-18, 3 fr.*
- Histoire de la Musique, par madame de Bawr; 1 vol. in-12, fig., 4 fr., port 1 fr.*
- Essai sur la danse antique et moderne, par madame Élise Voïart; 1 vol. in-12, fig., 4 fr., port 1 fr.*
- Atlas universel de Géographie ancienne et moderne, dressé par M. Perrot; 1 vol. cartonné, 9 fr.*
- Événemens de Paris des 26, 27, 28 et 29 juillet 1830, par plusieurs témoins oculaires, deuxième édition, continuée jusqu'au serment de Louis-Philippe 1^{er}, et augmentée de la Charte, avec l'indication comparée des nouvelles modifications; 1 vol. in-18, 1 fr.*

**PETITE BIBLIOTHEQUE UTILE
ET AMUSANTE.**

- Manuel du Fashionable, ou guide de l'élégant, 1 vol., 1 fr. 50 c.*
- Art de boxer, traduit de l'anglais, 1 vol. in-18, fig., 1 fr.*
- Bréviaire du gastronome, ou l'Art d'ordonner le dîner de chaque jour, suivant les différentes saisons de l'année, avec figures coloriées dessinées par M. Henri Monnier; 2^e édit. augmentée de plusieurs menus, 1 vol. in-18, 2 fr.*
- Manuel de l'amateur d'Huitres, avec figures coloriées; 1 vol. in-18, 2 fr., port 25 cent.*
- Manuel de l'amateur de Café, avec fig.; 1 vol., 2 fr., port 25 cent.*
- Manuel du marié, ou Guide à la mairie, à l'église, au festin, au bal, etc., etc., précédé d'une Histoire du mariage chez les peuples anciens et modernes; publié par Alexandre Martin, avec 4 figures par le même; 1 vol. in-18, 2 fr.*
- Traité medico-gastronomique sur les indigestions, suivi d'un essai sur les remèdes... à administrer en pareil cas. Ouvrage posthume de feu Dardanus, ancien apothicaire; 1 vol. in-18, avec figures par le même. 2 fr., port 25 cent.*
- Traité complet sur l'éducation physique et morale des chats, suivi de l'art de guérir les maladies de cet animal domestique; par Catherine Bernard, portière, 1 vol. in-18, 1 fr.*
- Les Perroquets, leur éducation physique et morale, l'art de les nourrir et de guérir leurs maladies, par un ancien oiselleur, 1 vol., 1 fr.*

s
e
t
l
f
e
i
r
n
in
be
d
fr
'u
O
re
ent
ts
es
fr
d
ise



